

H.E. C.
P.

F. Cornou.

v

Le Combat des Trente

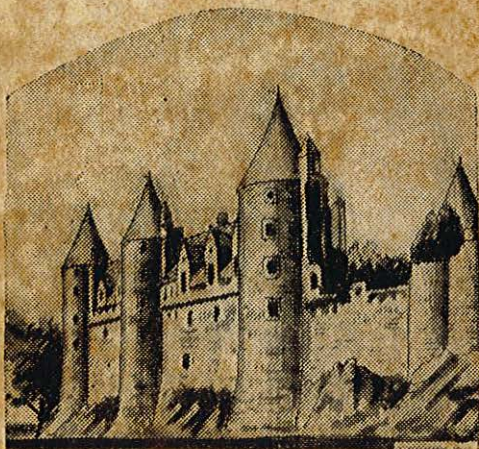
†

26 Mars 1351

†

Drame
historique
en quatre
actes.

PRIX : 1 FRANC



CHATEAU DE JOSSELIN

QUIMPER, IMP. DE KERANGAL

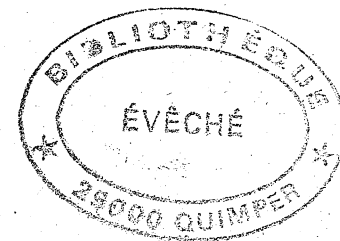
1911

Le Combat des Trente

32

Diocèse de
Quimper & Léon
Adaptation de la version

Document numérisé en 2016





F. Cornou.



Le Combat des Trente

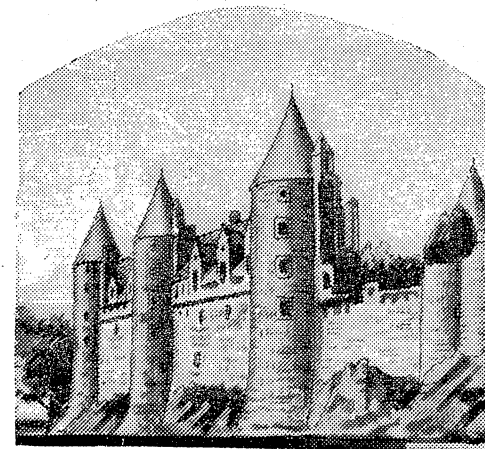


26 Mars 1351



Drame
historique
en quatre
actes.

PRIX : 1 FRANC



CHATEAU DE JOSSELIN

QUIMPER, IMP. DE KERANGAL

1911

ÉVÊCHÉ
DE QUIMPER
ET DE LÉON

Quimper, le 12 Avril 1911.



CHER MONSIEUR CORNOU,

L'apostolat revêt des formes variées.

Celui auquel vous vous dévouez aujourd'hui (1), avec un talent si viril et si loyal, vous vaudra la reconnaissance de vos amis, et, je pense, l'estime de vos adversaires eux-mêmes.

Mais vous étiez déjà apôtre, quand vous employiez vos loisirs de professeur à composer, pour les jeunes gens de Pont-Croix, votre « Combat des Trente ». Ils y trouvaient, dans le cadre historique où vous avez fait circuler autant d'émotion que de

(1) La direction du *Nouvelliste de Bretagne* et du *Progrès du Finistère*.

*sagesse chrétienne, des leçons de conscience
et de patriotisme, bonnes pour la jeunesse
catholique de tous les temps. Je souhaite
que votre drame ait de nombreux lecteurs
et des spectateurs plus nombreux encore.
Leur amour pour Dieu et pour la Bretagne
y puisera de nouvelles forces. C'est ce que
vous désirez.*

*Recevez, cher Monsieur Cornou, l'assu-
rance de mes sentiments affectueux et dé-
voués en N. S. J.-C.*

† ADOLPHE,

Év. de Quimper et de Léon.



PROLOGUE

Pour être bien compris, le célèbre Com-
bat des Trente a besoin d'être entouré du
cadre historique dans lequel il se deta-
che comme l'un des faits d'armes les plus
brillants et les plus connus de notre his-
toire bretonne.

Le 30 Avril 1341, le duc Jean III, sur-
nommé le « Bon Duc », mourait à Caen
sans postérité. La question de la succes-
sion au duché, qui depuis longtemps déjà
préoccupait la Bretagne, entraînait, dès lors,
dans une phase aiguë.

Deux prétendants se dressaient aussitôt
pour se disputer le trône ducal : Jean de
Monfort, frère du duc défunt, et Charles
de Blois, neveu du roi de France Philippe

de Valois, se réclamant des droits de sa femme, Jeanne de Penthièvre, nièce du duc Jean III.

Tous deux faisaient immédiatement appel aux armes. La lutte devait durer 23 ans, jusqu'en 1364, où la bataille d'Auray assurait, par la mort de Charles de Blois et la déroute de ses troupes, le triomphe du parti Montfortiste.

Lutte dramatique, où l'on vit les deux femmes des prétendants, les deux Jeanne, remplacer dignement, sur les champs de bataille, leurs maris prisonniers, et étonner leurs troupes par leur vaillance et leur décision.

Lutte désastreuse aussi, où la Bretagne fut meurtrie et piétinée par les alliés que les deux factions bretonnes avaient appelés à leur secours.

Apprenant, en effet, que le roi de France, Philippe de Valois, avait l'intention de soutenir par les armes les prétentions de son neveu, Charles de Blois, Jean de Montfort partit pour l'Angleterre et, dès 1341,

faisait alliance avec le roi Edouard III, engagé déjà dans la guerre de Cent Ans contre le roi de France. Au mois d'Octobre 1341, les Français entraient en Bretagne. Une première expédition anglaise y débarquait au mois de Mai suivant.

Dès lors, la lutte, coupée par des trêves, se poursuit avec des chances diverses que nous ne pouvons rappeler ici.

En 1347, l'armée anglaise, commandée par Thomas Dagworth — la *chronique normande* écrit Thomas Dagorne — lieutenant général d'Edouard III en Bretagne, remporte un brillant succès à la Roche-Derrien, où Charles de Blois, criblé de dix-sept blessures, est fait prisonnier malgré des prodiges d'héroïsme.

Après ce succès décisif, la lutte pouvait se terminer au profit du parti Montfortiste, si le roi d'Angleterre n'avait trouvé un intérêt personnel à la faire durer le plus longtemps possible.

Appuyée sur les trois places fortes de Vannes, Ploërmel et Béchereh, l'Angle-

terre songe surtout à rançonner les paroisses bretonnes. Le pillage est organisé par ses troupes. L'occupation devient un fléau plus redoutable que la guerre elle-même.

Dagworth, cependant, semble enfin vouloir mettre un terme aux exactions de ses soldats. Il ordonne

Que les menus gens, ceux qui gaignent le blé,
(FROISSART.)

ne soient ni pris ni molestés par les Anglais.

Mais Dagworth meurt en Août 1350, tôt après, tué dans un guet-apens préparé, près d'Auray, par l'aventurier Raoul de Caours. La place anglaise de Ploërmel passe sous les ordres de Robert Bembro, un soudard violent, cupide, qui s'empresse de restaurer en Bretagne les mœurs pillardes interdites par Dagworth.

La situation devient intolérable. Les plaintes des paysans bretons s'élèvent de toutes parts et émeuvent le chef de

la garnison de Josselin, Jean de Beaumanoir, le plus intrépide des partisans de Charles de Blois. Le Combat des Trente va avoir lieu. C'est le samedi 26 Mars 1351.

En le rappelant dans ces pages, nous ne prenons point parti dans la grande discussion historique qui se poursuit encore autour des droits respectifs de Montfort et de Blois. Ce brillant fait d'armes lui-même n'eut pas la prétention de trancher le débat à coups d'épée. La Bretagne, écrasée et pillée, se dressa seulement contre des exploiters dont le moindre souci était depuis quelque temps de savoir qui des deux prétendants l'emporterait. Le geste des Trente est vraiment et uniquement un geste de Bretons. A ce titre, nous avons pensé que le sujet, popularisé par le théâtre, pouvait servir à faire aimer davantage dans ses héros notre Bretagne. Cette idée est l'excuse de notre essai.

Facilement, en voyant se dérouler ces

scènes, nos lecteurs discerneront la part de fiction qui, pour créer l'intrigue, est venue s'ajouter à la réalité des faits. Nous avons, autant que possible, campé les principaux personnages dans leur rôle historique. Leur langage, leur attitude sont, si l'on en excepte Montauban, qui ne rejoint l'histoire que vers la fin de son rôle, ceux que leur prêtent les chroniqueurs.

Je dédie ce drame aux jeunes gens de Pont-Croix, pour qui il fut spécialement composé et qui l'interprétèrent les premiers. Le succès qu'ils recueillirent était dû à leur talent, mais aussi évidemment à la grandeur du sujet, que des Bretons ne peuvent voir représenter sans en éprouver quelque fierté.

LE COMBAT DES TRENTÉ



PERSONNAGES :

JEAN DE BEAUMANOIR, maréchal de Bretagne, commandant de la garnison de Josselin.

MONTAUBAN, écuyer breton.

RAOUL, fils de Montauban, 17 ans.

ROCHEFORT, TINTÉNIAC, LA ROCHE, DU BOYS, chevaliers bretons de la garnison de Josselin.

DOM BERTRAND, aumônier de Josselin.

ROBERT BEMBRO, capitaine anglais, commandant la place de Ploërmel.

CROKART, aventurier allemand, passé au service de l'Angleterre.

HULBURE, soudard anglais, pansu et lourd, sorte d'hercule de foire que Bembro arma chevalier pour l'adjoindre aux combattants de Mi-Voie.

THOMMELIN, soldat anglais.

CHEFS ANGLAIS.

UN PAGE BRETON, PAYSANS BRETONS, FOULE...

† †

ACTE I^{er}

La Bretagne au pillage.

La salle des gardes du château de Ploërmel. Une grande baie s'ouvre sur la cour intérieure. Aux murailles, les armes d'Angleterre sous un vague portrait d'Edouard III. Des trophées, des épées, des casques, pris au combat de la Roche-Derrien, ornent la salle. Nous sommes au matin du 25 Mars 1351. Le gros Hulbure et Thommelin finissent d'essuyer les sièges et de les ranger le long des murs. Après un dernier coup d'œil, ils se retournent.

SCÈNE I^{re}

HULBURE ET THOMMELIN

HULBURE

Voilà ! La salle est prête. Beaumanoir peut maintenant venir.

THOMMELIN

Qu'en penses-tu, Hulbure ? Une agréable guerre, n'est-ce pas, celle que nous faisons, en Bretagne, pour le compte de Jean de Montfort ?

HULBURE

Assurément, Thommelin. Nous serions moins bien en Angleterre qu'à Ploërmel. Ici, point de danger depuis la trêve signée par Dagworth et Beaumanoir. Et puis, cette terre bretonne est encore riche. Son cidre et son vin sont excellents.

Se frappant l'abdomen.

Vois donc comme ils m'ont fait une devanture !

THOMMELIN, riant.

C'est probant. Toutefois, je préfère, quant à moi, l'argent des Bretons. Le diable est qu'il devient difficile de s'enrichir à leurs dépens. Ils aiment mieux se laisser charger de chaînes, rouer de coups, tuer même que de nous dire où ils cachent leurs trésors. Les expéditions de Crokart deviennent de moins en moins fructueuses.

HULBURE

Bah ! nous ferons bien fortune quand même et le roi d'Angleterre aussi.

THOMMELIN

Nous avons cependant failli voir échapper notre butin. Notre ancien capitaine, Dagworth, n'avait-il pas inséré dans sa trêve avec Beaumanoir une clause aux termes de laquelle il nous était interdit de molester ces

paysans ? Allons donc ! Conçois-tu cela ? Une guerre d'où l'on n'aurait tiré aucun profit ! Mais Dagworth est mort. Bembro le remplace et c'est un autre homme ! Il ne dédaigne pas, lui, les bonnes ressources dont dispose ce pays. Tu verras qu'il ne refusera pas sa part du butin que doit ramener, aujourd'hui même, le brave Crokart.

HULBURE

Sûrement. Et n'était ce Beaumanoir, qui garde la place de Josselin pour Charles de Blois et le parti français, cette guerre ne serait pour nous qu'une simple partie de plaisir.

THOMMELIN

Ce Beaumanoir est, en effet, le plus terrible de nos adversaires. Avec lui, il faut toujours être sur ses gardes. Et s'il y avait beaucoup de Bretons de sa trempe...

HULBURE, interrompant.

Bah ! Les Bretons ne sont-ils pas irrémédiablement divisés entre eux ? Depuis la mort de Jean III, ils ne savent même pas qui est leur duc ! Les uns tiennent pour Jean de Monfort, les autres pour Charles de Blois. La France s'est mêlée du conflit. Elle soutient Blois ; nous, nous soutenons Monfort. Mais, au fond, n'est-ce pas, il faut bien en convenir, ce que nous souhaitons ce n'est ni

le triomphe de Monfort ni la défaite de Blois. Qu'ils se disputent entre eux le plus longtemps possible. Dans l'intervalle, nous profitons de leurs discordes pour faire quelques rentes à nos enfants.

THOMMELIN

Ce qui m'étonne un peu c'est que les Bretons ne se rendent pas compte de cela. Quelques-uns nous croient encore au service d'une cause et non de nos intérêts. Tel ce Montauban qui est venu à nous, voilà un mois, après avoir longtemps servi, avec Beaumanoir, à Josselin. Un personnage singulier, à mon avis. Presque toujours seul, évitant les rencontres; pareil à une bête blessée, on dirait qu'il vit uniquement de sa haine et de sa pensée. Cet homme-là, je m'en défie. Je ne lui confierais pas ma tête et moins encore à son fils Raoul, qui est venu le rejoindre, il y a quelques jours.

HULBURE

Charmant petit jeune homme, cependant, chez qui la bravoure et l'expérience des armes ont devancé l'âge.

THOMMELIN

Oui, toute la vaillance du père, moins la blessure de l'âme que, sans doute, il ignore. Sais-tu ce qu'on raconte au sujet de ce Montauban ?

HULBURE

Non. Je t'écoute.

THOMMELIN

Il paraîtrait qu'un jour, à propos de je ne sais quel honneur ou quelle préséance qui lui était refusée, il se serait pris de querelle avec Beaumanoir. La scène, très violente, se serait terminée par un soufflet du chef breton. C'est alors que, de dépit, Montauban aurait quitté Josselin et serait venu à nous.

HULBURE

Ce n'est donc que par rancune personnelle qu'il sert dans nos rangs ?

THOMMELIN

Uniquement et dans l'espoir de trouver avec nous l'occasion de se venger de Beaumanoir...

HULBURE

Mais nous tardons ici. Moi, je vais au-devant de Crockart, qui nous arrive ce matin des environs d'Auray.

THOMMELIN

Et moi, je vais attendre l'apparition de Beaumanoir, que je suis chargé d'introduire... Ah ! voilà déjà Montauban qui vient au rendez-vous annoncé par Bembro. Vois-tu ce front pensif, ces yeux enfoncés ! La rencon-

tre de cet homme ne me dit rien qui vaille.
Je m'en vais...

Tous deux sortent par une porte latérale évitant de croiser Montauban, qui entre par la porte du fond.

SCÈNE II^e

MONTAUBAN seul, jette un coup d'œil sur la salle.
Apercevant les trophées pris à la Roche-Derrien, il détourne brusquement les yeux. Il fait quelques pas puis, se parlant à lui-même, lentement :

Ma haine augmente chaque jour et avec elle s'aigrit ma souffrance. Oh ! ce soufflet de Beaumanoir ! Cette honte qui est cause de tout mon malheur !...

Il aperçoit les armes d'Angleterre et le portrait d'Edouard III.

Où suis-je, pourtant ? Parmi des Anglais !... Pourquoi songent-ils si peu à la cause de Monfort et tant à leurs intérêts ? Un Montauban avec ces exploiters du sol breton... Cette idée me torture.

Il s'arrête et regarde passer dans la cour intérieure les soldats anglais affairés. Il baisse la tête.

Comme ils doivent donc me mépriser dans ce camp comme dans l'autre que j'ai quitté !... Comme ils me fuient tous... Tout à l'heure, il a suffi que j'apparaisse pour que ces deux hommes s'en aillent et m'évitent...

Après un silence il redresse la tête, et un éclair de haine brille dans son regard.

Mais, vains remords ! Et qu'importent ces mépris et ces humiliations si ma vengeance est à ce prix !... Si mon épée sert aujourd'hui l'Angleterre, c'est toi, Beaumanoir, qui m'y as contraint... Je te ferai expier, du même coup, et ton insulte et l'abaissement où tu m'as fait tomber !...

Sur ces derniers mots, Raoul, un jeune homme de 17 ans, est entré. Les yeux sont un peu rouges comme après avoir pleuré. Il va vers Montauban, qui paraît très surpris de le voir.

SCÈNE III^e

MONTAUBAN, RAOUL

RAOUL

Père, je te cherchais.

MONTAUBAN

Ah ! C'est toi, Raoul ? Tu as pleuré ? Pourquoi ? Quel sujet t'emmène ?

RAOUL, affectueusement.

Le désir de te voir et d'entendre ta voix, père.

Avec un peu de gêne.

Tu me laisses parfois bien seul, et alors je ne puis m'empêcher de songer et d'observer.

MONTAUBAN, avec intérêt.

Qu'as-tu donc remarqué, Raoul ?

RAOUL

Père, tu excuseras ma franchise. La sincérité de mon affection t'est connue et tu ne peux soupçonner mon dévouement. J'ai voulu comme toi être soldat et, pour te suivre ici, je n'ai pas hésité à me séparer d'une mère et de frères dont parfois maintenant il me semble que le visage me manque...

MONTAUBAN, le caressant.

Ces regrets se comprennent, Raoul, mais tu te feras à la vie des camps.

RAOUL

Hélas !... Laisse-moi te le confier, père, car je ne puis plus cacher ma peine. Le métier des armes me plaît, mais je ne suis pas heureux ici. Tout ce que j'y vois, tout ce que j'y entends me fait mal : les paroles de ces hommes, leur impiété, et surtout ces prisonniers bretons qu'on traîne ici si fréquemment et qu'on accable de coups et d'injures dans l'espoir de leur extorquer de l'argent...

Mouvement de Montauban.

MONTAUBAN, se contenant.

Eh ! bien, et tu prétends !... Crois-tu qu'à Josselin...

RAOUL, interrompant.

Oh ! je ne te demande pas pourquoi tu as quitté Beaumanoir. Je n'en doute pas et je

crois ce que tu m'en as dit, tu avais pour cela d'excellentes raisons.

MONTAUBAN, avec vivacité.

Oui, je te l'ai dit et répété : le vrai duc de Bretagne ce n'est pas Charles de Blois que sert Beaumanoir, c'est Jean de Monfort. Voilà pourquoi je suis venu me ranger sous sa bannière. Je crois mieux servir la Bretagne à Ploërmel qu'à Josselin.

RAOUL

Oui, tu me l'as dit... Mais, père, je me convaincs chaque jour davantage que ces hommes, ces étrangers avec qui nous sommes ne servent pas la Bretagne : ils la pillent et l'exploitent et, nous-mêmes, je crois qu'ils nous haïssent.

MONTAUBAN

Imaginations folles !...

RAOUL

Non, père. Jamais je n'ai surpris dans leur attitude autre chose que de la défiance contre nous. Toi aussi, j'ai cru constater qu'ils t'évitent.

MONTAUBAN, s'efforçant de sourire.

Mais non, tu te trompes, ils sont pour nous pleins de prévenance. Ils nous traitent en amis.

RAOUL, tristement.

En amis !... Toi-même, pourquoi donc es-tu si changé depuis que je t'ai rejoint ? Tu étais si bon et tu ne sais même plus sourire à ton fils ! J'ai cru voir quelquefois sous ta paupière des larmes prêtes à couler. Toi donc aussi tu souffres comme moi.

MONTAUBAN, contenant son émotion.

Tu te trompes, te dis-je.

RAOUL

Non, je ne me trompe pas. Tiens, père, écoute ma prière ! Veux-tu que nous allions offrir notre épée à Beaumanoir ?

MONTAUBAN, avec vivacité.

Y songes-tu, malheureux !

RAOUL, avec décision.

C'est à Josselin que nous serons vraiment avec des Bretons.

MONTAUBAN, sévèrement.

Tais-toi, Raoul.

RAOUL

Non, père, je ne puis plus me taire, car il me semble que depuis que nous voilà dans ce camp nous sommes devenus Anglais. J'ai la claire impression que nous trahissons notre pays...

MONTAUBAN, durement.

Assez !... Raoul, je pardonne à ta jeunesse ces propos insensés et offensants pour ton père. Mais je ne veux plus les entendre sur tes lèvres, m'as-tu compris ! Je ne t'ai pas invité à me suivre, je ne t'ai pas appelé à partager avec moi le dur métier des armes pour lequel ton âme n'est pas encore assez trempée. Retourne donc chez ta mère ; je te l'ordonne, et attends-y que l'âge t'ait mis plus de raison dans la tête et moins de sensibilité dans le cœur. Va, c'est le seul châtiment que je veux tirer de ton impertinence. Au surplus, laisse-moi, voici Bembro. Adieu...

Il se retourne et va vers Bembro, qui entre.

RAOUL, sortant.

Eh bien, oui, je pars. Mais je sais déjà ce que fera ma mère. Elle m'enverra servir la Bretagne !...

SCÈNE IV^e

MONTAUBAN, BEMBRO

BEMBRO

Le premier au rendez-vous, Montauban !
Je vous en félicite.

MONTAUBAN

Quel est ce rendez-vous, capitaine, et quel est son but ? Auriez-vous de fâcheuses nouvelles de Crokart à nous apprendre ? Aurait-il rencontré un nouveau guet-apens auprès d'Auray ?

BEMBRO

Nullement. Crokart nous arrive avec un riche butin : un beau troupeau et des prisonniers d'importance, dont nous aurons sans doute de bonnes rançons.

MONTAUBAN

Alors, pourquoi nous convoquez-vous ?

BEMBRO

Voici : Beaumanoir lui-même nous fait l'honneur d'une visite au camp.

MONTAUBAN, étonné.

Beaumanoir !

BEMBRO

Le gouverneur de Josselin lui-même. Sur sa demande, je lui ai délivré un sauf-conduit. Il va être au camp dans un instant.

MONTAUBAN

Que vient-il faire ?

BEMBRO

Je l'ignore. Sa visite est au moins inatten-

due. Les chefs sont convoqués pour le recevoir et l'entendre. J'ai désiré que vous fussiez des nôtres.

MONTAUBAN

Moi, devant cet homme que je hais !

BEMBRO

Vous fait-il peur ?

MONTAUBAN

Non, certes ! Mais son regard chargé de mépris, je ne veux pas avoir à le supporter. Ah ! si c'était en champ clos, l'épée à la main !... Me permettez-vous de le défier, Bembro ?

BEMBRO

N'en faites rien, Montauban. Un parlementaire est toujours sacré. Croyez-moi, sachez attendre. L'occasion ne peut tarder de vous mesurer avec lui ; je la ferai naître au besoin.

MONTAUBAN

Eh bien, je reste et je le braverai !

Sur le seuil de la porte du fond, apparaissent quelques paysans bretons, les chaînes aux mains, abattus, attachés deux à deux, poussés par Hurbure et par Crokart. Ils entrent péniblement. Après eux, entre Crokart.

SCÈNE V^e

LES PRÉCÉDENTS, CROKART, HULBURE
PRISONNIERS

CROKART, brutalement.

Allons, avancez, manants !

BEMBRO, allant à Crokart et lui serrant la main.

Crokart, je vous félicite de votre succès. L'Angleterre ne pouvait avoir, en ce pays, d'auxiliaire plus précieux que vous et vos hommes. Avec votre compagnie admirablement entraînée aux coups de main, vous êtes le pourvoyeur de nos armées. D'où amenez-vous ces prisonniers ?

CROKART

Des environs d'Auray.

BEMBRO

C'est bien. Ce pays d'Auray surtout était à châtier.

CROKART

Oui. Depuis l'assassinat de Dagworth, ces hommes avaient toutes les audaces. Ils trahissaient la cause de l'Angleterre et de Monfort. Il leur fallait un exemple : je l'ai fait. Leur châtement ramènera dans le devoir ceux qui seraient tentés de s'en écarter.

BEMBRO, à un vieillard.

Vous avez à choisir entre la captivité et une rançon. Vous, combien payez-vous votre liberté ?

LE VIEILLARD

Nous ne sommes que de pauvres paysans qui ne nous occupons pas de vos querelles. Que ne nous laisse-t-on cultiver nos terres en paix ?

BEMBRO

Encore une fois, combien proposez-vous ?

LE VIEILLARD, redressant la tête.

Rien. Les Bretons ne s'achètent pas comme un bétail !

BEMBRO

C'est bien ! Ramenez-le, Hulbure, et châtiez-moi cet insolent jusqu'à ce que la raison lui revienne.

Pendant que Hulbure s'empare du vieillard,

BEMBRO s'adresse à un jeune paysan.

Vous, que donnez-vous ?

LE JEUNE PAYSAN

Rien ! Je n'ai pas d'argent pour les ennemis de mon pays !

BEMBRO, furieux.

Maudit bavard, je saurai bien te faire taire.

Au surplus, je n'ai pas le temps. Ramenez-les tous, Hulbure, et soyez sans pitié. J'aperçois là-bas les chefs qui s'approchent. Vous, Crockart, restez, j'ai besoin de vous.

Sortent les prisonniers, poussés et frappés par Hulbure.

CROKART

Je suis à vos ordres, capitaine.

Entrent les chefs anglais.

SCÈNE VI^e

LES PRÉCÉDENTS, CHEFS ANGLAIS

UN CHEF ANGLAIS

Est-ce la paix définitive, Bembro, qui se prépare ou bien le commandant de Josselin nous brave-t-il jusque dans notre camp ?

CROKART

Pas de faiblesse, Bembro. Nous ne le tolérerions pas. Le parti de Charles de Blois doit désarmer ou se résigner à subir tous les inconvénients de la guerre. Autrement, aucune entente n'est possible.

UN ANGLAIS

Crockart a raison !

BEMBRO

C'est aussi mon avis. Mais nous allons savoir ce que veut Beaumanoir, car le voici.

Beaumanoir entre, conduit par Thommelin, les saluts sont échangés.

SCÈNE VII^e

LES PRÉCÉDENTS, BEAUMANOIR

BEAUMANOIR, affectant de ne pas voir Montauban posté insolemment devant lui.

Capitaine, je vous remercie tout d'abord des facilités que vous m'avez ménagées pour pénétrer dans votre camp.

BEMBRO

On ne doit pas moins à un ennemi loyal. Vous pouvez en toute confiance exposer le but de votre démarche.

BEAUMANOIR

Capitaine, depuis dix ans déjà la guerre désole notre malheureux pays. La Bretagne en souffre. Ses enfants meurent, mais elle ne s'en plaint pas. Le père tombé, le fils bientôt le remplace.

CROKART

Trêve de discours, au fait !

BEMBRO

Laissez parler le chef breton.

BEAUMANOIR

Mais la guerre elle-même a ses lois. Sans merci pour les hommes d'armes et pour les places de guerre, elle doit respecter l'enfant, la femme sans défense, le paysan paisible qui cultive ses terres sans s'immiscer dans nos querelles. Votre prédécesseur Dagworth avait compris qu'il en devait être ainsi. Vous vous en souvenez, Bembro, un traité conclu entre lui et nous garantissait tout ce que la guerre n'emploie pas.

UN ANGLAIS

Que nous veut ce discours ?

BEMBRO

Eh bien, Beaumanoir, ce traité subsiste.

BEAUMANOIR, avec force.

Il n'a pas été dénoncé, mais il ne s'observe pas.

CROKART, avec insolence.

Il s'observe !

BEAUMANOIR

Non. En pleine trêve, autour de vous et à vingt lieues à la ronde jusqu'en Cornouailles, vos bandes auront bientôt fait de cette terre un désert.

Murmures.

UN ANGLAIS

Vous mentez, Beaumanoir.

BEAUMANOIR, s'animant.

Tout à l'heure encore, sous mes yeux, des enfants, des femmes, des vieillards traités par vos soldats subissaient tous les supplices. Est-ce donc là l'exécution du traité ? Chaque jour, des plaintes contre des faits de ce genre viennent jusqu'à moi. Eh bien, c'est indigne et c'est criminel ! Bembro, une trêve ne s'observe pas par de tels procédés. Si vous voulez que le traité de Dagworth soit respecté, dites-le !

CROKART

Nous ne voulons plus de ce traité. Dagworth est mort, et c'est vous qui l'avez assassiné. Que la Bretagne pâtisse !

BEAUMANOIR

Non, non, nous ne tolérerons jamais que la Bretagne devienne un fief que vous exploiterez au profit de l'Angleterre. Si vous voulez la guerre, faites-la ouvertement : mes soldats sauront vous rendre vos coups.

Violents murmures.

CROKART, s'emportant.

Insolent !

BEAUMANOIR, fièrement.

Des guerriers, mes Bretons les défient.
Mais des pillards, ils les méprisent et, désor-
mais, ils les pendront !

UN ANGLAIS, tirant l'épée.

A mort !

BEMBRO, intervenant.

Silence !... Votre arrogance, Beaumanoir,
mérite un châtement. Vous insultez l'An-
gleterre. Votre vie, je l'épargne, mais il
nous faut, à moi et à mes hommes, une
réparation.

BEAUMANOIR, avec décision.

Eh bien, cette réparation je vous l'offre :
une lutte en champ clos ! Voulez-vous ?

TOUS

Oui, oui, nous acceptons !

BEAUMANOIR

Prenez trente de vos soldats, Bembro, je
prendrai trente des miens. Vaincus, nous ne
nous plaindrons plus de vos procédés. Mais
si la victoire nous favorise, renoncez-vous
aux exactions que je dénonce ?

UN ANGLAIS

Oui, que le fer trace à chacun ses droits !

BEMBRO, qui est resté pensif.

Eh bien, que ce soit sans retard.

BEAUMANOIR

Demain, samedi.

BEMBRO

L'endroit ?

BEAUMANOIR

Au chêne de Mi-Voie, entre Ploërmel et
Josselin. Chaque troupe fera la moitié du
chemin.

BEMBRO

C'est entendu. Nous serons au rendez-
vous. Maintenant, Thommelin, reconduisez
Beaumanoir, et hurrah pour l'Angleterre !

TOUS LES ANGLAIS

Hurrah pour l'Angleterre !

BEAUMANOIR, se retournant et fixant Montauban,
qui pâlit et baisse les yeux.

La Bretagne vous apportera demain sa
réponse.

Il sort, précédé de Thommelin.

SCÈNE VIII^e

BEMBRO, CHEFS ANGLAIS

BEMBRO

Que pensez-vous de ce défi du chef breton ?

UN ANGLAIS

Il est bien fier !

CROKART

On le relèvera !

BEMBRO, qui a vu la gêne de Montauban sous le regard de Beaumanoir.

Vous avais-je dit, Montauban, que l'occasion de vous mesurer avec Beaumanoir était proche. La voilà qui s'offre d'elle-même. Votre place est dans nos rangs.

MONTAUBAN

J'accepte et je vous remercie, capitaine. J'apprécie fort l'honneur de combattre à vos côtés pour la cause du duc Jean de Montfort. Mais je veux être franc avec vous. Avant Jean de Montfort, je sers ma haine. Je demande qu'on réserve Beaumanoir à mes coups.

CROKART

On te le livre.

BEMBRO

C'est bien. Donc, vous préviendrez les commandants de compagnies qu'ils aient à se tenir prêts pour demain...

UN ANGLAIS

Cela ne fait pas trente... Ah ! voici Hulbure...

SCÈNE IX^e

LES PRÉCÉDENTS, HULBURE

HULBURE

Capitaine, tous les coups de nerfs de bœuf que j'ai appliqués sur le dos de ces manants n'ont pas obtenu d'eux qu'ils promettent une rançon.

Montrant quelques pièces de monnaie.

Voici tout le butin que j'ai trouvé sur eux. C'est pauvre !

BEMBRO, désappointé.

En effet.

CROKART, moitié souriant.

Capitaine, voilà quelqu'un que les Bretons n'auraient peut-être pas grand plaisir à rencontrer demain à Mi-Voie.

MONTAUBAN, avec dédain.

Ce rustre ? Mouvement et attention.

CROKART, devenu sérieux.

Eh bien, que lui manque-t-il ?

HULBURE, fanfaron et se mettant en évidence.

De quoi s'agit-il ? D'un coup de massue à asséner sur le crâne d'un Breton ? Alors, je suis votre homme. J'abats un bœuf d'un coup de poing.

MONTAUBAN, méprisant.

Qu'on le laisse à son métier d'assommeur !
Ce sont des gens d'armes qu'il nous faut !

HULBURE, paradant.

De quoi s'agit-il, enfin ? D'un coup de main ? Me voilà. Je soulève un plein sac de fèves à bout de bras !

MONTAUBAN, sarcastique.

Va-t-on mettre des histrions en ligne contre des guerriers ?

CROKART, piqué.

Mettrais-tu en doute la valeur de nos soldats ?

MONTAUBAN, lentement

Non, certes. Je n'ignore pas la vaillance de Bembro, ni la tienne, ni celle de beaucoup d'autres, mais...

CROKART, vivement.

Mais ?

MONTAUBAN, avec hauteur.

Mais ils ont aussi et Beaumanoir et Tinténiac, Geffroy Du Boys et Rochefort, des héros tous, de vrais hommes de guerre experts au maniement de l'épée. Pour nous opposer, ce n'est pas trente braves qu'ils trouveront, c'est trois cents de la meilleure chevalerie de Bretagne.

HULBURE, lourdement ironique.

Se battra-t-on à coups de devises et de blasons ?

CROKART, dédaigneux.

Ce ne sera qu'une fête !

MONTAUBAN, d'un air de doute.

Une fête !

CROKART, s'animant.

Trente contre trente, la victoire nous est assurée !

MONTAUBAN, froid et hautain.

Peut-être !

CROKART, furieux.

Si tu souhaites leur triomphe, retourne donc dans leurs rangs !

BEMBRO, intervenant.

Crokart, prenez garde !

MONTAUBAN, face à Crokart.

Insolent ! Je te ferai voir la force d'un bras de Breton. Allons, l'épée au poing ! En garde !

CROKART

A tes ordres, transfuge !

Tous deux dégainent rapidement,
les hommes s'écartent curieux.

BEMBRO, se jetant entre les deux antagonistes.

Montauban, y songez-vous ? L'heure n'est pas aux querelles et aux divisions. Braves tous deux et loyaux également, vous devez aujourd'hui toutes vos forces à la cause commune. Messires, sachez attendre, pour une réparation nécessaire, qu'une victoire de plus ait rendu vos coups plus assurés.

Les épées se baissent.

MONTAUBAN, remettant l'épée au fourreau.

Soit. La partie est remise. Mais, capitaine, du moment qu'on soupçonne ici ma loyauté, je ne puis être des trente.

BEMBRO, aux chefs anglais.

Allez, mes amis. Laissez-nous, un instant.
Ils sortent.

SCÈNE X^e

BEMBRO, MONTAUBAN

BEMBRO

Montauban, votre résolution m'étonne.

MONTAUBAN, éaergique.

Bembro, après l'incident qui vient de se produire, je ne puis plus vous prêter le concours de mon bras. C'est assez que je fasse taire jusqu'à demain de trop justes ressen-

timents et que j'épargne la vie d'un de vos meilleurs combattants. Mais ne comptez plus sur ma présence à Mi-Voie.

BEMBRO

Songez-y bien, Montauban. Des occasions comme celle-ci ne se retrouveront pas d'ici longtemps. Un corps-à-corps étroit où chaque coup porte, où chaque fer qui frappe fait un cadavre. C'est votre vengeance qui s'apprête, c'est Beaumanoir atteint par vous et humilié.

MONTAUBAN

Non, ma décision est irrévocable. On suspecte ma loyauté : je ne me bats pas.

BEMBRO

Eh bien, je respecte vos répugnances et vos scrupules. Mais pour témoigner de votre fidélité et faire taire tous les soupçons, je veux mettre à votre disposition un argument sans réplique.

MONTAUBAN

Que voulez-vous dire ?

BEMBRO

On ne saurait trop préparer la victoire en une occasion si décisive. Refusez-vous d'y contribuer pour votre part ?

MONTAUBAN, intéressé.

Non, certes, mais par quel moyen ?

BEMBRO, insinuant.

Ne croyez-vous pas que la présence de l'un des nôtres dans le camp même de Beaumanoir pourrait nous rendre service ?

MONTAUBAN

Assurément, celui au moins de nous renseigner sur le plan de bataille de l'ennemi.

BEMBRO

Plus même, peut-être. C'est une expédition qui demanderait beaucoup d'habileté et de sang-froid, et qui pourrait coûter la vie au vaillant qui oserait l'entreprendre.

MONTAUBAN

La vie, c'est peu de chose... Mais ce brave !

BEMBRO, le regardant dans les yeux.

Je voudrais que ce fût vous...

MONTAUBAN, avec un sursaut.

Espion, moi !...

BEMBRO

Eh bien, la guerre n'est-elle pas faite de ruse autant que de courage ? Et l'homme qui enlève à l'ennemi les secrets auxquels tient le sort des batailles n'est-il pas celui qui force les victoires et prépare les triomphes ?

MONTAUBAN, qui s'est pris à réfléchir.

Mais je ne comprends pas comment...

BEMBRO

Venez, nous méditerons ensemble un plan qui vous livrera Beaumanoir lui-même. Venez...

A part, avec mépris.

Cet homme est encore plus vil que je ne l'aurais pu croire.

Ils sortent, le rideau tombe.





La salle d'honneur du château de Josselin. Par une large fenêtre au fond, vue sur les deux tours qui commandent l'entrée du château. A droite, statue de N.-D. du Roncier. Aux murs, les armes de Bretagne encadrées de panoplies. Au milieu, une table. Sièges le long des murs. A gauche, un guéridon, avec encre et papier. Au lever du rideau, Tinténiaç et Du Boys, assis à la table du milieu, finissent une partie d'échecs.

SCÈNE Ire

TINTÉNIAC, DU BOYS

DU BOYS, se levant impatienté.

Vous l'emportez, Tinténiaç. Mais, décidément, c'est trop attendre. De Ploërmel à Josselin, la distance n'est pas grande, et trois lieues sont bien vite couvertes.

TINTÉNIAC se lève à son tour, et tous deux se portent sur le devant de la scène.

Mon cher Du Boys, je vais vous étonner ; mais, pour une fois, je veux vous rappeler à la patience. Ce n'est pas ma grande vertu, vous le savez. Mais ma résolution prise et définitivement arrêtée m'en rend ce soir la pratique facile. Si ce n'est pas la bataille que Beaumanoir apporte de Ploërmel, je m'en vais.

DU BOYS

Vraiment, vous partiriez ?

TINTÉNIAC

Je suis las de tant d'inaction. Depuis quatre ans, qu'avons-nous fait ? Rien ! Leurrés par le traité conclu avec Dagworth, nous avons laissé la Bretagne au pillage. Cette trêve, à laquelle je ne vois pas de fin prochaine, à qui sert-elle ? Aux Anglais, seuls. Entre leurs mains, la Bretagne est devenue une vaste métairie que le roi d'Angleterre exploite pour jeter sur la France, notre alliée, des troupes qui lui feront bientôt un nouveau Crécy. Vingt fois j'ai réclamé bataille. Toujours en vain. Eh bien, je le déclare, et je l'ai dit à Beaumanoir, la partie d'échecs ne me suffit plus, ni les parades inutiles devant de belles assemblées d'élégantes.

DU BOYS

Vous n'incriminez pourtant pas le maréchal ?

TINTÉNIAC

Il est brave et de bonne race, assurément. Mais il parle trop facilement et trop bien. Et s'il ne nous apporte aujourd'hui encore que des discours et des promesses, ce soir même je suis ailleurs !

DU BOYS

Ailleurs ?...

TINTÉNIAC

Oui... La lutte ne se poursuit-elle pas ailleurs avec succès ? Voyez Du Guesclin...

DU BOYS, négligemment.

Un aventurier !...

TINTÉNIAC, vivement.

Du Guesclin ?... Un brave, un indépendant dont l'Angleterre se moque à présent, mais dont elle appréciera bientôt à ses dépens l'audace et la valeur. C'est comme lui que je comprends la guerre : des surprises et des coups d'épée.

DU BOYS, regardant à la fenêtre.

C'est peut-être ce que Beaumanoir nous apporte de Ploërmel, car le voici qui vient avec dom Bertrand. Mais voyez comme ils paraissent soucieux tous deux. Nous allons donc savoir...

SCÈNE II°

LES PRÉCÉDENTS, BEAUMANOIR,
DOM BERTRAND

BEAUMANOIR, à Tinténia et Du Boys.

Mes amis, laissez-nous quelques instants, je vous prie. Pendant que nous causerons, veuillez convoquer les chefs, et qu'ils soient ici dans quelques minutes. J'ai de graves communications à vous faire.

DU BOYS

A vos ordres, maréchal.

Il sort avec Tinténia.

SCÈNE III°

Beaumanoir s'est assis, le front dans la main, l'air pensif. Dom Bertrand reste debout près de lui.

BEAUMANOIR

Prêtre, mes scrupules se taisent peu à peu à ta voix. Je le comprends bien, ce n'est pas, dans ce cas, le duel que l'Eglise réproouve. Tu l'as dit : c'est la réponse du droit à l'injustice, de la loyauté bretonne à la félonie anglaise.

DOM BERTRAND

Oui, et cette réponse est légitime et fière.

BEAUMANOIR

Eh bien, le peuple breton la portera demain, au bout de nos épées, à Bembro et à ses complices... Mais je songe encore...

DOM BERTRAND

Que craignez-vous ? La victoire n'est-elle pas certaine ?

BEAUMANOIR

Certaine, sans doute. Mais je songe au sacrifice que nous allons faire, au prix des vies que j'expose. Dans les rangs anglais, des aventuriers et des soudards de basse extraction. L'Angleterre n'en sentira pas la perte. Tombés, cent autres les remplaceront, aussi avides qu'eux de vol et de pillage... De notre côté, vois-tu réunies les têtes de la chevalerie bretonne : les Tinténiaç, les Rochefort, les la Roche, les Du Boys, tous irremplaçables, valant chacun une armée. Combien peut-être resteront sur le champ de bataille !... Si noble que soit la cause, la victoire ne sera-t-elle pas trop chère à ce prix ?

DOM BERTRAND

Beaumanoir, laissez ces craintes que ne partagent pas vos braves compagnons d'ar-

mes. Eux, ils sont impatients de combattre, et leur impatience, vous le savez, ne peut tarder à se traduire en reproche. S'ils meurent, la place qu'ils laisseront vide sera bien grande, assurément. Mais d'autres se lèveront qui, à leur exemple, feront après eux craindre et respecter de l'ennemi le nom aimé de notre Bretagne. Le sang des fils vaudra celui des pères !

BEAUMANOIR, debout.

Eh bien, oui, tant que l'Anglais foulera le sol breton, point de trêve inutile, point de vaine compromission ! Lâche, qui hésite à se mesurer avec l'envahisseur !... Mais te l'ai-je dit, prêtre ? L'Anglais n'est pas seul. Je ne sais quelle folie et quelle aberration retiennent des Bretons dans son camp. Montauban était là. J'ai lu sur ses traits, contractés comme au moment où mon gant s'appliquait sur sa joue, la rancune de l'injure reçue. Cet homme nous hait d'une haine mortelle. Il sera probablement avec nos ennemis à Mi-Voie. Il poussera sa trahison jusque-là ! Et je voudrais qu'en ma conscience inquiète aucun remords ne me reprochât ma sévérité à son endroit.

DOM BERTRAND

Rassurez-vous, Beaumanoir ! Votre geste fut vif, oui, mais l'arrogance de Montauban

était intolérable. La fierté de vos hommes d'armes se fût émue de votre inertie, et la responsabilité de sa trahison, Montauban la porte tout entière et sans excuse. L'histoire dira qu'il fut un traître, et vous un homme d'honneur.

Entre un page.

SCÈNE IV^e

LES PRÉCÉDENTS, UN PAGE

LE PAGE

Monseigneur, un jeune Breton demande à vous entretenir un instant.

BEAUMANOIR

Qu'il entre en attendant la venue des chefs.

Le page introduit Raoul et sort. Raoul s'incline profondément et demeure comme intimidé.

SCÈNE V^e

LES PRÉCÉDENTS, RAOUL

BEAUMANOIR, aimablement.

Approche et n'aie pas peur, jeune homme. Qui es-tu et que veux-tu ?

RAOUL, respectueusement.

Monseigneur, je suis un jeune Breton, qui voudrait apprendre sous vos ordres à servir son pays.

BEAUMANOIR, souriant.

Ta précocité ambition est louable... Quel âge as-tu, mon petit ami ?

RAOUL

Dix-sept ans, Monseigneur.

BEAUMANOIR, intéressé.

Et déjà la guerre te tente ? Que sais-tu faire ?

RAOUL

Je manie l'épée avec quelque dextérité, et je suis impatient de la tourner contre les ennemis de la Bretagne.

BEAUMANOIR

Ton nom ?

RAOUL

Raoul, Monseigneur.

BEAUMANOIR

Le nom de ta famille ?

RAOUL, après hésitation.

Qu'importe le nom de ma famille, Monseigneur ?... Je n'ai plus de père... Ma mère

est une Bretonne. Elle m'a dit : « Raoul, mon fils, tes ancêtres furent tous hommes de guerre, vaillants et loyaux. Ils ont toujours connu le pays libre de tout joug... Aujourd'hui, la Bretagne est foulée aux pieds par l'Anglais. Nuit et jour ta mère en souffre. Tu as maintenant dix-sept ans. Décroche l'épée de ton aïeul et va chasser l'Anglais du sol breton. »

DOM BERTRAND

Noble mère et noble fils !

BEAUMANOIR

Et l'on ne peut savoir le nom de cette mère ?

RAOUL

Elle m'a dit encore : « Si l'on te demande le nom de ta mère, tu répondras qu'elle s'appelle *Bretagne*, et qu'elle a un autre nom : *Foi*... Cela suffit-il, Monseigneur, quand on a des forces aux bras et au cœur l'amour de Notre-Dame et de la Sainte Eglise?.. »

BEAUMANOIR, ému.

Cela suffit, en effet, mon jeune ami, et je ne veux pas t'en demander davantage... Ah ! dom Bertrand, comme cela console des tristesses qui nous affligeaient tout à l'heure. Quel contraste ! Montauban et cet enfant ! Tant de haine et tant de générosité !

A Raoul, qui a pâli et qui se retient de pleurer.

Mon ami, tu m'as dit que tu n'as plus de père. Eh bien, ici tu en trouveras un, c'est le chef de la garnison de Josselin : c'est moi-même.

Il l'attire et l'embrasse au front.

DOM BERTRAND

Monseigneur, j'entends des pas : ce sont les chefs qui viennent. Je vous laisse préparer avec eux le châtiment que mérite Bembro... Venez, Raoul.

Dom Bertrand et Raoul sortent. Entrent les chefs.

SCÈNE VI^e

BEAUMANOIR, TINTÉNIAC, ROCHEFORT,
DU BOYS, LA ROCHE

BEAUMANOIR

Asseyez-vous, mes amis.

Ils prennent place autour de la table.

J'ai besoin de vos conseils. La garnison de Josselin est-elle confiante en son maréchal ?

TOUS, sauf Tinténiaç.

Toujours !

TINTÉNIAC, se levant.

Beaumanoir, que signifie cet exorde ? De discours, je te l'ai déjà dit, nous en avons

assez. Depuis quatre ans, c'est trop de conseils et de discussions inutiles, et pas assez d'action. La garnison s'ennuie dans la paix, les épées se rouillent dans les fourreaux. Oui ou non, est-ce la lutte que tu proposes enfin ?

BEAUMANOIR

C'est la lutte, Tinténiaac !

TOUS

Bravo !

TINTÉNIAC, s'asseyant.

Oui, bravo !

BEAUMANOIR

Comme il avait été convenu entre nous avant mon départ pour Ploërmel, j'ai rappelé Bembro au respect des traités. Niant d'abord ses exactions, il en est venu bientôt à s'en glorifier. Je lui ai répliqué que, dans ces conditions, nous traiterions ses soldats en bandits.

TOUS, vivement intéressés.

Eh bien ?

BEAUMANOIR

Pâle de colère, il a crié à l'insolence, et il a réclamé une réparation immédiate. Alors, sûr de votre approbation, je l'ai défié à un combat.

ROCHEFORT

Très bien !

BEAUMANOIR

Trente de chaque côté, c'est le chiffre convenu. Le combat sera à volonté, et c'est pour demain matin, à Mi-Voie. Le conseil approuve-t-il ?

TINTÉNIAC

Il approuve et il applaudit.

LES AUTRES

Bénie soit N.-D. du Roncier !

BEAUMANOIR

Les trente, qui seront-ils ?

LA ROCHE

Nous cinq, d'abord.

BEAUMANOIR

Cinq vaillants !... Ensuite ?

LA ROCHE

Il y a dix chevaliers à Josselin. Tous voudront en être.

BEAUMANOIR

Sans doute. Il y a du danger et de la gloire, leur place est là. Il reste vingt...

ROCHEFORT

Qu'on les choisisse parmi les écuyers !

BEAUMANOIR

Braves tous et de grande âme... Comment les désignera-t-on ?

LA ROCHE

Par rang d'âge !

TOUS

Au sort ! Au sort !

BEAUMANOIR

Eh bien, faites. Inscrivez les noms des écuyers et tirez au sort.

Il prend l'encrier sur le guéridon et le dépose sur la table.

Voici une écritoire...

TINTÉNIAC se lève et prend Beaumanoir à part sur le devant de la scène.

Un mot, Beaumanoir, pendant qu'ils procéderont à l'élection. Tu connais ma franchise, je sais aussi ta loyauté. Je te dois un aveu. Un instant, vois-tu, j'ai douté de toi. Je t'ai trouvé trop prudent et trop peu hardi. J'ai eu tort.

BEAUMANOIR

Noble ami !

TINTÉNIAC

C'est la mort demain, peut-être, pour la même cause sainte. Devant l'Anglais soyons unis et qu'aucun dissentiment ne nous sépare ! De dépit, j'ai songé à partir. C'é-

tait de l'égarement. Nul ne t'est plus dévoué que moi.

BEAUMANOIR

Brave cœur !

TINTÉNIAC

Ta main dans la mienne !

Ils se serrent la main.

ROCHEFORT, finissant le dépouillement.

C'est Geoffroy le trentième.

LA ROCHE, protestant.

Non, c'est Alain de Beauchesne.

ROCHEFORT, avec force.

C'est Geoffroy, te dis-je !

LA ROCHE, debout, sèchement.

Non, l'honneur est à mon noble cousin Alain. Son nom, le voilà sur ce bulletin.

ROCHEFORT, tranchant.

Il est sorti par mégarde : « C'est Geoffroy ! »

BEAUMANOIR, intervenant avec calme.

Eh bien, qu'y a-t-il ? S'il y a doute, recommencez !

ROCHEFORT, nerveux.

Pas du tout, ce sera Geoffroy !

LA ROCHE, s'emportant.

Ce sera Alain !

Entre le page.

SCÈNE VII^e

LES PRÉCÉDENTS, LE PAGE

LE PAGE, à Beaumanoir.

Monseigneur, un étranger demande à vous entretenir.

BEAUMANOIR

D'où vient-il ?

LE PAGE

Je l'ignore.

BEAUMANOIR, avec un sourire.

Mystérieux visiteur, en vérité, qui vient à propos imposer une trêve à votre différend.

Grave.

Quelle confiance apporte-t-il ?

Au page.

Introduisez-le.

Le page sort.

Et vous, messires, restez à cette entrevue. Nous reprendrons ensuite notre conseil, et nous aiderons le sort à nous désigner le trentième combattant.

SCÈNE VIII^e

LES PRÉCÉDENTS, MONTAUBAN

Montauban est entré visière baissée. Il s'est placé au fond, face au public, et il soulève lentement sa visière. Les chevaliers s'écartent, et traduisent leur surprise et leur indignation par un cri unanime :

Montauban !

MONTAUBAN, d'une voix sombre.

Oui, Montauban, le transfuge, le criminel !

ROCHEFORT, méprisant.

L'Anglais !

Les chevaliers affectent d'éviter son regard.

MONTAUBAN, suppliant.

Messires, par pitié, écoutez-moi !

TINTÉNIAC, avec hauteur.

Silence au traître !

MONTAUBAN, humblement.

Si vous saviez ma souffrance, ma honte !... Oh ! ne repoussez pas un misérable qui se repent !... N'ajoutez pas au remords qui me ronge, le désespoir d'être à jamais rejeté par vous !...

Silence prolongé. Montauban fait un pas vers Beaumanoir, qui reste impassible et méditatif.

Toi, du moins, Beaumanoir, écoute ma prière !... Ton soufflet, tiens, il me brûle encore la joue. Eh bien, oubliant l'offense reçue, me voici à tes pieds comme aux pieds d'un prêtre de Dieu.

Il met un genou en terre, les mains jointes.

Me repousseras-tu, toi aussi ?...

LA ROCHE, sèchement.

Que viens-tu faire ici ?

MONTAUBAN, se relevant.

Eh, messires, vous le voyez, je viens me juger, me condamner moi-même ! Je viens, dominant ma honte, crier à la Bretagne et à vous mon repentir...

Silence prolongé. Il y a moins de raideur dans les attitudes, les visages sont moins hostiles. Beaumanoir paraît intéressé, tous sont attentifs. Montauban continue avec émotion :

Dans un moment de folie criminelle, j'ai cru, parce qu'ils suivaient l'étendard de Montfort et de Jeanne, qu'ils étaient aussi la Bretagne. Mais non ! Fatale et coupable erreur : ils sont l'Angleterre, la race cupide et pillarde... Comme ils m'ont meurtri le cœur là-bas !... Ah ! Beaumanoir, ton soufflet ce n'était rien. Non, non ! Combien d'autres ai-je reçus depuis, bien plus durs, bien plus cinglants, chargés du mépris de toute une nation qui rejette un traître avec horreur !

Mouvement d'attention.

Il me semblait qu'ils me souffletaient, les malheureux paysans que Crokart traînait dans notre camp. Oh ! ces regards qu'ils me jetaient en passant, à moi qui fus leur défenseur et qui étais devenu l'allié, l'ami de leurs bourreaux ! Des soufflets aussi, les bravos anglais quand, dans leurs conseils odieux, j'émettais un avis !... Et dans les nuits longues et sans sommeil, combien de fois n'ai-je pas cru voir approcher les ombres des Montauban, et elles aussi jetaient à leur misérable descendant les reproches d'une race déshonorée !... Oh ! ai-je donc souffert !...

Avec une vive émotion.

J'ai voulu crier mon supplice et j'avais peur que les échos eux-mêmes me reviennent ayant pris au sol et aux bois de Bretagne leur protestation indignée... Mais ça été trop quand ils m'ont proposé — ils m'ont fait cette suprême injure — de marcher avec eux, demain, à Mi-Voie. Oh ! c'en était trop et j'ai fui.

Il contient son émotion et reprend avec plus de calme.

Et maintenant, messires, dites-moi si vous ne me voulez plus au service de la Bretagne pour laver mon crime ! Non point comme écuyer, je ne suis plus digne de ce titre, mais comme simple soldat dans le poste le plus obscur et le plus pénible de votre gar-

nison. Dites, parlez enfin, rejetez ma demande si vous n'avez pas pitié de moi, et je disparais emportant dans quelque monastère le souvenir de mon forfait et le châtiment de mon remords obstiné...

Un silence, les chevaliers s'interrogent du regard.

BEAUMANOIR, s'avançant vers Montauban.

Messires, le conseil jugera si cette requête doit être accueillie, mais en mon nom personnel je dis à Montauban : Je te pardonne !

Il lui tend la main.

MONTAUBAN, baisant la main de Beaumanoir.

Merci !

TINTÉNIAC, la main tendue.

Je ne connais aucune faute irrémissible au repentir...

MONTAUBAN, avec reconnaissance.

Béni sois-tu !

Tous lui tendent la main que Montauban serre en répétant :

Merci !

LA ROCHE

Il y a contestation sur le choix du trentième combattant. Avec la permission du maréchal, je te cède les droits d'Alain de Beauchesne.

ROCHEFORT

Eh bien, ne voulant pas être en reste de générosité, je te cède les droits de Geoffroy.

BEAUMANOIR

Noble proposition, messires, et qui clôt généreusement votre différend.

MONTAUBAN

Oh ! messires, non ! Cet honneur ne peut être pour moi ! C'est à ceux-là seuls qui le méritent de porter l'épée dans cette rencontre décisive. Ah ! s'il n'y avait que du danger à courir et du dévouement à déployer, je serais heureux d'accepter. Mais il y a aussi de la gloire à recueillir, plus de gloire que de danger, je l'affirme, moi qui connais vos adversaires... Eh bien, que d'autres moissonnent cette gloire : leurs fronts peuvent porter des lauriers, le mien est trop avili, trop bas sous le poids de son ignominie !...

BEAUMANOIR

Il faut le relever et le laver, ton front, Montauban.

ROCHEFORT

Si tu refuses, c'est le débat qui se rouvre sans issue.

MONTAUBAN

Ah ! messires, ce n'est pas le moment des divisions. Que Dieu vous garde de la désunion !... Mais que diraient la Bretagne et la garnison de Josselin si l'on me voyait dans vos rangs !

BEAUMANOIR

La garnison imitera la générosité de notre attitude. Je vais, à l'issue de ce conseil, lui faire part de ton retour et lui faire connaître les noms des heureux élus. Je ne doute pas que notre choix ne soit ratifié d'enthousiasme.

MONTAUBAN

J'accepterais le refus de la garnison comme un trop juste châtement.

BEAUMANOIR

Et maintenant, messires, prenons nos dispositions pour le combat. Reprenez vos sièges et causons. Plusieurs d'entre nous succomberont peut-être demain. Le trépas sera noble, certes, comme la cause elle-même. Aux yeux du monde, c'est assez que de mourir en brave. Aux yeux de Dieu aussi c'est bien, mais mourir en chrétien c'est mieux. Donc, si vous le voulez bien, demain matin, à la première heure, nous assisterons à la messe de dom Bertrand et nous communierons tous de sa main.

TOUS

Oui, tous !

TINTÉNIAC

Et que le corps du Sauveur nous rende invincibles !

BEAUMANOIR

Demain, c'est samedi. Nous sommes en carême. Dom Bertrand à qui j'en ai fait la remarque, nous dispense de l'obligation du jeûne. Chacun pourra donc se sustenter avant de monter à cheval, mais que ce soit vite fait. Nous ne devons pas être en retard au rendez-vous : ce n'est pas à Bembro à nous attendre.

TINTÉNIAC

Tu remercieras dom Bertrand de ma part. Je n'userai pas de sa dispense et les Anglais verront si mes coups en seront moins sensibles.

ROCHEFORT

Mêmes remerciements de ma part. C'est aux Anglais qu'il faut faire cette recommandation.

LA ROCHE

Pas un d'entre nous ne voudra user de cette autorisation.

BEAUMANOIR

C'est ce que j'ai laissé entendre à dom Bertrand. Je lui ai déjà dit que, dussé-je

être seul, je jeûnerais. Mais, messires, cette circonstance entraîne de grosses conséquences. Elle commande notre plan de combat. Nous ne devons pas attendre la fatigue et l'épuisement qui résulteraient d'une lutte mollement menée. Notre attaque doit être décisive dès le début du combat. Pas d'hésitation, et qu'au premier choc la déroute des Anglais soit complète.

TINTÉNIAC

Le temps seulement de nous faire un peu la main.

BEAUMANOIR, levant la séance.

Donc, messires, demain matin, à quatre heures, le rendez-vous est à l'église de N.-D. du Roncier. Maintenant, allons faire connaître aux troupes le résultat de nos délibérations.

Tous se lèvent.

Toi, Montauban, attends-moi un instant. Je te rejoins sans retard, pour t'annoncer que l'armée aura acclamé ton nom avec ceux des autres braves choisis.

Ils sortent, sauf Montauban. Beaumanoir remet l'écritoire sur le guéridon qui se trouve à gauche de la scène, et disparaît.

SCÈNE IX^e

MONTAUBAN, seul.

Il s'assure que tous sont bien sortis. Son visage s'éclaire d'un sourire mauvais. Puis lentement :

Enfin, je puis jeter le masque !... Ai-je donc assez souffert de cette entrevue et de cette contrainte !... Je suis bien récompensé... Cette fois, je te tiens, Beaumanoir, et tu ne m'échapperas pas !... Ma haine triomphe et ma vengeance est proche !... Ecrivons...

Il remet l'écritoire sur la table du milieu, et il écrit comme en se dictant à lui-même :

Je suis des Trente... Tous ici jeûnent... La faute est capitale... Donc, tenez-vous sur la défensive,... massés en carré... Au bout de deux heures,... épuisés par leur jeûne et la fatigue... ils sont à vous... Surtout, n'épargnez pas Beaumanoir...

Cela suffit... Pas d'adresse, le messager la connaît bien.

Il plie sa feuille.

Maintenant, ce messager, où le trouverai-je ? La nuit vient... Dans une heure, Thommelin doit être au pied des remparts, à l'endroit convenu, déguisé en paysan... Ai-je été suffisamment explicite ?... Relisons... Mon cher Bembro, je suis des Trente... Tous ici...

S'interrompant brusquement.

On vient ! Beaumanoir, sans doute...

Il cache sa lettre.

Oh ! cette écritoire oubliée là !

Il se précipite pour la remettre sur le guéridon, quand Beaumanoir entre. Puis, sourdement :

Trop tard ! Je suis perdu !...

SCÈNE X°

MONTAUBAN, BEAUMANOIR

MONTAUBAN, dominant son émotion.

Eh bien, Monseigneur ?

BEAUMANOIR

Montauban, l'armée est heureuse de ton retour et heureuse autant du choix que nous avons fait en ta personne. Les vœux de la garnison tout entière t'accompagneront à Mi-Voie. Je me félicite d'avoir à te l'annoncer.

MONTAUBAN

C'est vraiment trop d'honneur, vous le savez, Monseigneur, et je suis confus d'avoir accepté.

BEAUMANOIR,

apercevant l'écritoire restée sur la table.

Ah ! tu as écrit, Montauban ?

MONTAUBAN, gêné.

Oui, Monseigneur, un mot... pour annoncer à ma femme et à mes enfants le repentir de celui qui les a tant fait pleurer.

BEAUMANOIR

C'est d'un noble cœur, ce souci. Ton message réjouira certainement ces Bretons, et je veux qu'aucun retard ne vienne différer cette joie que leur fidélité mérite. Je veux te procurer moi-même un courrier sûr et prompt, rompu à ces sortes de besognes.

MONTAUBAN, à part.

Maladresse fatale !

Haut.

C'est trop de honte, Monseigneur. C'est bien assez d'avoir pardonné ! Laissez, au malheureux que vous avez relevé, des soucis qui vous prendraient un temps précieux.

BEAUMANOIR

Non, Montauban. Le pardon dont tu parles, c'est le chrétien qui l'a octroyé à ton repentir : simple devoir. C'est l'ami maintenant qui te propose un service que tu ne peux refuser sans le désobliger.

MONTAUBAN

Laissez, Monseigneur, je saurai me procurer à moi-même ce courrier.

BEAUMANOIR

Au surplus, Montauban, aucun messenger, la nuit venue, ne sort de la ville sans la permission du gouverneur. Le courrier que je te trouverai est discret. Mais pour plus de sécurité, je mettrai sur ta lettre mon propre cachet. Précaution, d'abord, et ensuite garantie d'authenticité pour tes chers correspondants. Donne...

Il prend la lettre que lui tend Montauban, la ferme à la cire et y met son cachet.

La nuit tombe... Bientôt, à l'heure que tu fixeras, le messenger sera à tes ordres, et avant même notre départ pour Mi-Voie il t'aura rapporté le pardon de ta femme et les baisers de tes enfants.

MONTAUBAN, sourdement, à part.

Non, ils me dénonceront !

BEAUMANOIR, sortant.

Viens, Montauban.

MONTAUBAN, à part et avec désespoir.

Il n'y a pas d'issue... A moins que Thommelin...

Ils sortent. Rideau.



† †

ACTE III^e

Le poids du crime.

L'église de N.-D. du Roncier. Au fond, grande fenêtre romane. La nef peut être représentée par des colonnes trapues avec chapiteaux aux décors fantastiques. L'autel est supposé à gauche, en dehors de la scène. L'église est faiblement éclairée.

SCÈNE I^{re}

MONTAUBAN, SEUL

MONTAUBAN, avec de longs silences.

Oh ! nuit affreuse ! Nuit d'indicibles tortures !... Depuis une heure, devant les braves que je trahis, devant le prêtre qui va venir célébrer les saints mystères, j'ai cherché dans ce lieu sacré un repos et un calme qui me fuient... Oh ! je ne pensais pas que la vertu trahie eût de si impitoya-

bles revanches ! Je ne pensais pas que le poids du crime fût si lourd à porter !...

Silence.

Mais quoi ! N'est-ce donc point un cauchemar, tout cela ?... Je me rappelle... Oui, hier, le pardon si généreux de Beaumanoir... Comme cet homme était grand ! Puis la lettre à Bembro et la surprise fatale dont je n'ai évité les conséquences que par un meurtre... Oh ! la scène de cette nuit, comme les détails horribles m'en reviennent à la mémoire ! Me voici au haut des remparts, guettant la sortie du malheureux courrier désigné par Beaumanoir. Thommelin est là, prévenu par moi, caché dans l'ombre, prêt à frapper. Un homme sort. Thommelin se précipite, son poignard s'abat avec un bruit sourd. J'entends le cri étouffé d'un homme qu'on égorge... Oh ! ce râle de l'innocente victime, je l'entends toujours, il me poursuit, il me torture...

Silence.

Maintenant, dans quelques minutes, la communion sainte... O Judas, vas-tu donc aussi trahir ton Dieu ? Iras-tu jusqu'à l'autel avec ton âme de criminel et tes mains teintes du sang de l'innocent ?... Oh ! c'en serait trop...

Il s'appuie à une colonne à droite.

Je souffre... Je souffre...

Se reprenant, avec exaltation.

Mais pourquoi t'arrêteras-tu dans ton infamie ?... Lâche, tu trembles !... Tu vas jouir de ton triomphe et tu hésites !... Non, non, que tout cède à ta haine : les hommes et Dieu lui-même ! Achève et marche !...

Pendant ces derniers mots, Raoul est entré par la droite, au fond, et s'est agenouillé un instant, tourné vers la gauche, où est supposé l'autel. Sur les derniers mots de son monologue, Montauban l'aperçoit à genoux et, avec une vive surprise :

Mais que vois-je ? Est-ce bien lui ? Raoul ici ? Non, ce n'est pas possible, ma tête s'égare... C'est un rêve, un rêve fou...

SCÈNE II^e

MONTAUBAN, RAOUL

Raoul s'est levé et, apercevant Montauban, s'est précipité vers lui et, joyeusement :

Ah ! père, enfin je te retrouve !

MONTAUBAN, reculant, l'air égaré.

C'est toi, Raoul ?... Tu étais là ?... Tu ne m'avais donc pas quitté ?... N'est-ce pas que tout cela est un cauchemar, ce cri, ce râle...

RAOUL, déconcerté.

Nous sommes seuls, père, et aucun bruit ne trouble encore le silence de l'église... Mais qu'y a-t-il ?

Il veut embrasser son père, qui le repousse.

Qu'as-tu et pourquoi te dérober aux embrassements d'un fils lorsqu'il se réjouit doublement de te revoir et de te retrouver ici à Josselin ?

MONTAUBAN, accablé, comme sortant d'un rêve.

A Josselin ?... Comment étais-tu là ?

RAOUL, contenant son émotion.

C'est ma mère qui m'y a envoyé. Oh ! que ne sait-elle ton retour ? Elle a tant souffert et tant pleuré ! Que n'a-t-elle appris comme moi ta généreuse résolution et l'honneur qui t'est fait de combattre tout à l'heure pour la Bretagne à Mi-Voie ?... Mais, père, qu'as-tu et pourquoi ce trouble ? Je t'ai cherché hier soir en vain et quand je te retrouve je te vois tout abattu et si méconnaissable... Mon Dieu, mon Dieu, qu'y a-t-il ?

MONTAUBAN, l'écartant doucement.

Ne cherche pas, Raoul... Laisse-moi, c'est la solitude qui convient à mon âme. Un mot seulement. Ta mère et toi, me maudirez-vous quand vous apprendrez votre malheur ?

RAOUL, effrayé.

Te maudire ?... Non, non ! Mais quel est ce malheur qui nous menace ?

MONTAUBAN, avec désespoir.

Laisse-moi et prie... Prie pour celui qui a

tout trahi et qui n'a plus d'espoir... Ton père est maudit...

RAOUL, accablé.

Oh ! Dieu, quel mystère et quelle douleur !

Il se dirige vers l'autel.

Vierge sainte, à votre autel je cours porter ma souffrance et ma prière.

Avec un cri de détresse.

Ayez pitié !...

Il disparaît.

MONTAUBAN, en écho et s'appuyant à un pilier.

Ayez pitié !...

Un silence, l'église s'éclaire. Entre Beaumanoir qui, apercevant Montauban, va vers lui.

SCÈNE III^e

MONTAUBAN, BEAUMANOIR

BEAUMANOIR

C'est toi, Montauban ?... Je te cherchais. Sais-tu l'affreuse nouvelle ? Le messager que j'ai député vers ta famille vient d'être trouvé mort dans la douve du château, frappé au cœur. Le lâche qui l'a assassiné a aussi emporté ta lettre.

MONTAUBAN,

sourdement, comme dans un aveu.

La lettre d'un criminel...

BEAUMANOIR, qui n'a pas compris l'aveu.

La lettre d'un repentant.

MONTAUBAN, se ressaisissant.

Ah ! oui... je m'égare... Excusez, Monseigneur, une nuit de fièvre et l'intensité de mon remords.

BEAUMANOIR

Aie donc confiance, Montauban. Les hommes t'ont pardonné. Le Dieu du tabernacle est plus clément qu'eux. Il voit les cœurs contrits, aie confiance, il ramènera la paix dans ton âme.

MONTAUBAN, sourdement, à part.

Non, non, je suis maudit.

BEAUMANOIR

La messe va commencer. Il faut prier...
Je prierai pour toi.

On entend une clochette. L'orgue joue un prélude. Les chevaliers entrent, graves et recueillis, et se tournent vers la gauche, de telle façon que leur groupe paraisse se prolonger en dehors. Un instant, pendant que l'orgue joue, ils mettent un genou en terre. Ils se relèvent, et l'un d'eux chante.

SCÈNE IV^e

MONTAUBAN, LES CHEVALIERS

UN CHEVALIER

Avant qu'au ciel l'aube nouvelle ait lui,
Vers le saint lieu notre troupe s'empresse.
Reconnaissant, Seigneur, notre faiblesse,
Nous implorons pour nos cœurs un appui.

Une voix de soprano répond dans la coulisse :
Heureux les cœurs qui, pleins de confiance,
Portent leurs vœux aux pieds de l'Eternel.
Pour les armer d'une sainte vaillance,
Le Roi des cieux habite sur l'autel.

CHOEUR

Soprani, ténors, basses.

Allons, c'est Dieu qui nous appelle,
Jésus qu'on adore à genoux.
Au banquet de l'âme fidèle
Allons, il s'est fait pain pour nous.

MONTAUBAN, pendant que l'orgue continue.

O beauté sainte des chants sacrés et des
âmes pures ! Mais l'appel n'est pas pour moi !

UN CHEVALIER

D'un Dieu caché quelle est cette faveur ?
A cet appel quelle douceur étrange ?
Mais partager le pain sacré de l'ange
Est-ce le lot des lèvres du pécheur ?

LE SOPRANO

Heureux les cœurs qui vers l'Eucharistie
Humbles mais purs n'avancent qu'en tremblant;
C'est pour eux seuls que le Dieu de l'Hostie
Fit de l'autel le mystère troublant.

CHOEUR

Allons, c'est Dieu qui nous appelle,
Jésus qu'on adore à genoux.
Au banquet de l'âme fidèle
Allons, il s'est fait pain pour nous.

Coup de clochette. Les chevaliers sortent lentement
par la gauche. L'orgue joue pendant les deux
scènes suivantes et accompagne le dialogue.

BEAUMANOIR, à Montauban qui reste immobile,
le front baissé.

Viens, Montauban...

MONTAUBAN

Laissez-moi, Monseigneur... Je ne suis pas
digne.

BEAUMANOIR

Scrupules injustifiés... Viens !

MONTAUBAN

Non, conscience trop claire de mon indi-
gnité. Laissez-moi.

Beaumanoir sort.

SCÈNE V^e

MONTAUBAN, SEUL

L'abîme n'a pas été franchi... Ma trahison
s'est arrêtée devant la Table Sainte. Mais à
quelle profondeur je suis tombé ! Quel ver-
tige me saisit ! Oh ! mon œuvre m'épou-
vante... Un mort déjà et tant d'autres, peut-
être, avant ce soir !... Quand un homme est
descendu si bas, Dieu peut-il encore enten-
dre sa supplication ! Non, non, plus d'es-
poir... Raoul et Beaumanoir m'ont promis
leur prière. Mais peuvent-ils m'obtenir le
pardon d'un crime qu'ils ignorent ?... N'y
a-t-il donc plus d'intercesseur pour moi ?...
Il y a le prêtre... Mais il est homme et Bre-
ton et il me maudira, effrayé de tant d'igno-
minie !... Oh ! mes forfaits m'enserrent dans
leur trame brûlante... Je suis damné... No-
tre-Dame, prenez en pitié le supplicié...

Il tombe à genoux.

Les chevaliers rentrent et reprennent leur place.
Montauban se relève. L'orgue prélude au chant
d'action de grâces.

SCÈNE VI^e

MONTAUBAN, LES CHEVALIERS

LE CHOEUR

Du Dieu qui protégea nos pères
 Chantons les sublimes faveurs !
 Pour briser de l'Anglais les injustes colères
 L'Hostie allume en nous d'invincibles ardeurs.

UN CHEVALIER

De quel accent chanter la sainte confiance
 Que Dieu dans nos âmes répand ?
 De l'infini pour nous franchissant la distance,
 Du ciel en nos cœurs il descend.

CHOEUR

Du Dieu qui protégea nos pères
 Chantons les sublimes faveurs !
 Pour briser de l'Anglais les injustes colères
 L'Hostie allume en nous d'invincibles ardeurs.

UN CHEVALIER

Jadis aux jours lointains où naquit l'Armorique
 Il bénit la Fille des Saints.
 Et toujours depuis lors, dans sa course héroïque
 Il guida ses pas incertains.

CHOEUR

Du Dieu qui protégea nos pères
 Chantons les sublimes faveurs !
 Pour briser de l'Anglais les injustes colères
 L'Hostie allume en nous d'invincibles ardeurs.

L'orgue se tait. Paraît dom Bertrand.

SCÈNE VII^e

LES PRÉCÉDENTS, DOM BERTRAND

DOM BERTRAND

Messires, vous êtes maintenant dignes de la grande cause que vous aller servir. Nourris du pain divin, vos bras sont invincibles. Le Droit, que vous représentez, n'eut jamais de défenseurs plus nobles ni plus loyaux. Le sort de la Bretagne est entre vos mains. Fatiguée des exactions anglaises, elle vous confie son désir de justice et de liberté. Vous portez avec vous la protestation qui s'élève de toute la terre bretonne, des campagnes dévastées, des villes rançonnées. Allez donc moissonner pour la Bretagne la gloire qui vous attend à Mi-Voie. Que Dieu vous garde et que N.-D. de Roncier vous ramène ici tous, ce soir, pour des actions de grâces solennelles...

Les chevaliers sortent lentement. Dom Bertrand s'apprête à les suivre. Montauban, qui est resté le dernier, l'arrête.

SCÈNE VIII^e

MONTAUBAN, DOM BERTRAND

MONTAUBAN, suppliant.

Un instant, prêtre...

DOM BERTRAND

Qu'y a-t-il, mon ami ?

MONTAUBAN, humblement.

Prêtre, on dit que ton cœur a des trésors d'indulgence pour les pécheurs contrits. Auras-tu pitié de moi ?

DOM BERTRAND, surpris.

Mon ami, pourquoi cette question et cet émoi ? Hier soir, sous ma main bénissante, la grâce a visité ton âme... Cependant, si quelque souillure nouvelle en a terni la blancheur, parle et repens-toi. Il ne faut pas de coupable parmi les soldats de la Bretagne et de Dieu.

MONTAUBAN, un genou en terre.

Prêtre, hier ton absolution est tombée sur la tête d'un traître.

DOM BERTRAND, compatissant.

Oui, mais d'un traître qui se repentait.

MONTAUBAN, le front bas.

Non, d'un traître qui trahissait encore, au moment même où ses hypocrites regrets te trompaient comme ils avaient trompé Beaumanoir et ses héroïques compagnons.

DOM BERTRAND

Comment ?... Des aveux sacrilèges !...

MONTAUBAN

Ils couvraient une trahison plus noire que l'autre.

DOM BERTRAND ne peut réprimer son émotion.

Il se recule légèrement et, avec tristesse :

Malheureux ! Que dis-tu ?

MONTAUBAN, désespéré.

Toi donc aussi tu me rejettes ?... Vais-je mourir sans un mot de pardon, maudit des hommes et maudit de Dieu ?

DOM BERTRAND, avec douceur.

Non, parle.

MONTAUBAN

Tu veux donc bien tendre au misérable la main qui le relèvera... Merci... Ecoute donc... Un homme a été trouvé, ce matin, dans la douve du château, blessé à mort... Celui qui a armé la main de l'assassin, c'est moi.

DOM BERTRAND, dominant sa souffrance.

Toi ?

MONTAUBAN

C'est moi qui ai fait saisir, par un soldat de Bembro, la lettre qu'il portait.

DOM BERTRAND, vivement.

Et cette lettre ?

MONTAUBAN

Je l'avais écrite : elle était destinée à Bembro lui-même.

DOM BERTRAND, accablé, détourne légèrement la tête.

A Bembro ?... Oh ! laisse-moi... Tu me fais trop souffrir !...

MONTAUBAN, suppliant.

Oh ! par pitié, écoute encore... Si ta souffrance est grande, songe que la mienne est une torture. Et toi qui peux me sauver encore vas-tu aussi m'abandonner ?

DOM BERTRAND, douloureux et paternel.

Parle donc... Que contenait cette lettre ?

MONTAUBAN

Elle désignait Beaumanoir aux coups des Anglais. Elle les prévenait que, massés en carré et se bornant à la défensive, ils viendraient facilement à bout des Bretons affaiblis par un jeûne rigoureux.

DOM BERTRAND, tristement.

Tu as pu faire cela ?

MONTAUBAN

L'avou de mon crime est maintenant à tes pieds. Et avant même de savoir si tu pardones, dis, que veux-tu que je fasse ?

Il se lève.

DOM BERTRAND, atterré.

Mais c'est irrémédiable !

MONTAUBAN, avec élan.

Irrémédiable ? Ne le dis pas, prêtre... Veux-tu que je coure, que je le livre à Beaumanoir l'horrible secret de ma trahison ?

DOM BERTRAND

Non ! Tant d'infamies découvertes à la fois désarmeraient les bras de ses héros !

MONTAUBAN

Alors, veux-tu que, cherchant quelqu'un qui me remplace au combat, je donne tous mes biens aux pauvres et que j'aie en pénitent, pieds-nus, jusqu'au tombeau du Sauveur Jésus ?

DOM BERTRAND, réfléchissant.

Non.

MONTAUBAN

Veux-tu donc que, dépassant les rigueurs des anciens ascètes, je me livre, pour le reste de mes jours, aux mortifications les plus crucifiantes ?

DOM BERTRAND

Non encore ! Dieu, sans doute, te pardonnerait, mais la Bretagne, par toi livrée et peut-être ce soir humiliée aux yeux des nations...

MONTAUBAN, la voix brisée.

Eh bien, dis-le donc ! Que veux-tu que je fasse pour Dieu et pour elle ?

DOM BERTRAND, après un silence.

Va au combat... Pars avec Beaumanoir et sa troupe. Sur le champ de bataille, rappelle-toi que ton expiation se mesurera à la force de tes coups. Compense par ta vaillance l'infériorité où tu as mis la Bretagne... Et si la victoire paraît rebelle à tes efforts, eh bien, souviens-toi de ceci : Que ton héroïsme la dompte par un coup d'audace ou qu'un trépas glorieux te dispense d'assister à la honte que tu auras value à ton pays.

MONTAUBAN, avec effusion.

Oh ! prêtre, ce que tu proposes est trop beau. J'étais prêt à toutes les humiliations, et c'est à la gloire que tu me convies !

DOM BERTRAND

C'est ainsi que, par le ministère sacré du prêtre, Dieu se venge des pécheurs repentants. Va donc ! Sois vainqueur pour que

les hommes te pardonnent, ou meurs et lave dans ton sang une tache que nulle autre expiation ne pourrait effacer.

MONTAUBAN

Prêtre qui me relèves, qui crées en moi une âme nouvelle, m'as-tu béni ?

Il met un genou en terre.

DOM BERTRAND, faisant un signe de croix.

Je te pardonne et je te bénis.

MONTAUBAN, se relevant.

Merci, Dieu veuille que tu me revoies vainqueur !... Un dernier mot, prêtre. Si je meurs, puis-je compter sur toi pour que mon fils Raoul ne maudisse pas ma mémoire ?

DOM BERTRAND

Je te le promets.

MONTAUBAN

Amène-le à Mi-Voie pour que, de ses yeux, il constate que son père, avant de mourir, a su se battre en vrai Breton.

DOM BERTRAND

Je l'y conduirai.

Entre Beaumanoir.

SCÈNE IX^e

LES PRÉCÉDENTS, BEAUMANOIR

BEAUMANOIR

Eh bien, Montauban, la troupe en armes attend le trentième combattant.

MONTAUBAN

Je suis prêt et vous suis, Monseigneur.

BEAUMANOIR

C'étaient encore ces scrupules... Il ne faut pas que ton épée en soit alourdie... Dom Bertrand, les as-tu dissipées ?

DOM BERTRAND

Il n'en reste rien, Monseigneur, et je vous garantis que nul ne sera plus terrible aux Anglais.

BEAUMANOIR

Allons donc à la victoire !

MONTAUBAN

Oui, à la victoire !

Ils sortent. Rideau.



† †

ACTE IV^e

Trente contre Trente.

La lande de Mi-Voie. On aperçoit à gauche le chêne historique sans feuillage, les bras noueux et tordus débordant sur la toile de fond. Au pied du chêne, une caissette ouverte montre charpie et bandes de toile prêtes à servir aux blessés. On entend le cliquetis des armes qui se heurtent à quelque distance vers la gauche

SCÈNE I^{re}

DOM BERTRAND ET RAOUL

suivant passionnément les phases du combat.

DOM BERTRAND

Tous ont mis pied à terre... Dieu ! quelle mêlée furieuse ! Depuis une heure qu'ils sont aux prises, rien encore ne se décide. Ce sont des géants qui se mesurent.

RAOUL

Oh ! un des nôtres est blessé ! Le sang ruisselle de son front.

DOM BERTRAND

C'est Tinténiaç... Il se bat quand même... Ils sont tous superbes... Regarde, enfant, comme ton père frappe. Voici La Roche qui s'élance. Il terrasse son adversaire, qui demande grâce : Bravo, La Roche ! Il ramène l'Anglais prisonnier.

RAOUL, avec effroi.

Quel est ce Breton qui tombe baigné dans son sang ?

DOM BERTRAND

C'est Jean Rousselot ! Dieu ait son âme, elle est prête pour le ciel... Notre perte est immense... Mais la lutte se ralentit, on se sépare, c'est une trêve. Viens, Raoul, apporte quelques linges et l'huile consacrée pour les onctions saintes. Le mourant et les blessés réclament notre secours.

Ils sortent.

La Roche entre avec Thommelin prisonnier.

SCÈNE II^e

LA ROCHE, THOMMELIN

THOMMELIN, tendant son épée.

Jeune homme, voilà mon épée. Elle ne pouvait être remise à des mains plus dignes. Je suis ton prisonnier.

LA ROCHE

Tu as noblement fait ton devoir. Tiens-toi là !

Il le place à droite de la scène.

SCÈNE III^e

LA ROCHE, THOMMELIN, BEAUMANOIR, MONTAUBAN, DU BOYS, TINTÉNIAC, le front enveloppé de linges teints de sang.

BEAUMANOIR

Montauban, je te félicite. Tes coups sont les plus redoutés des Anglais.

THOMMELIN, à part.

A ce que j'entends, Montauban joue admirablement son rôle.

BEAUMANOIR

Messires, la lutte est terrible, et nos pertes

sont bien cruelles. Un des nôtres est tué, quatre sont blessés. C'est trop !

TINTÉNIAC, gaiement.

Les blessés valent encore les autres, Beaumanoir.

BEAUMANOIR

Oui, quand ils ont ton courage et ton énergie, Tinténiaç.

LA ROCHE, montrant Thommelin.

Ils perdent aussi un des leurs, Monseigneur. La partie est encore égale.

BEAUMANOIR

Rousselot a déjà reçu le prix de son sacrifice. Voici son cadavre qu'on apporte. Messires, salut au brave !

Les chevaliers saluent de l'épée, tandis que le cadavre de Rousselot apparaît, porté par Raoul, Rochefort et dom Bertrand. Ceux-ci entrent, Raoul le premier, en finissant de psalmodier le *De profundis*.

SCÈNE IV^e

LES PRÉCÉDENTS, RAOUL, ROCHEFORT,
DOM BERTRAND

DOM BERTRAND

Requiescat in pace !

Amen !

TOUS

Le cadavre est déposé au milieu de la scène, la tête relevée. Les chevaliers remettent l'épée au fourreau.

BEAUMANOIR

Messires, la mort de ce vaillant fait dans nos rangs un vide douloureux. Mais ce n'est pas encore le moment de pleurer sa perte. Songeons plutôt à le remplacer. Avec votre consentement, messires, je veux armer La Roche chevalier sur le cadavre de ce héros. Le premier prisonnier lui appartient. Il est juste que sa vaillance ait tout de suite sa récompense. Le jugez-vous digne de prendre rang parmi vous ?

TOUS

Oui, oui, vive La Roche !

BEAUMANOIR, à La Roche.

La veillée des armes, tu l'as faite cette nuit.

Montrant le cadavre.

L'autel, le voici. Ton épée !

Il prend l'épée de La Roche et la pose en longueur sur le cadavre.

A genoux !

La Roche s'agenouille.

Es-tu prêt à soutenir jusqu'à la mort la cause du faible, de la Bretagne et de Notre-Dame ?

LA ROCHE

Oui, jusqu'à la mort !

BEAUMANOIR

Jure, sur les restes de ce héros, que ta vie est à la Bretagne et à Dieu !

LA ROCHE, la main tendue.

Je le jure !

BEAUMANOIR

Lève-toi.

Il lui frappe les épaules du plat de son épée.

Par saint Cado, je te fais chevalier.

Beaumanoir lui donne l'accolade, les autres l'imitent.
Sonnerie au loin.

BEAUMANOIR

Aux armes !

TOUS

A la bataille !

Ils sortent.

THOMMELIN, quand Montauban passe près de lui.

Courage, Montauban, notre victoire est assurée.

MONTAUBAN, avec mépris.

Misérable !

Il sort.

Dom Bertrand et Raoul emportent le cadavre par la droite.

SCÈNE V°

THOMMELIN, seul.

La lutte recommence, ardente et serrée. Notre carré s'est reformé... Du sang déjà ! Quelle furie !... C'est bien... Beaumanoir est enveloppé. C'est Bembro qui l'attaque.
S'exaltant.

Frappe, Bembro, frappe ! Montauban accourt... Oh ! que fait-il ? Veut-il dégager Beaumanoir ? Laisse-le donc, traître, et qu'il meure !...

Inquiet.

Montauban, Montauban, que fais-tu ? Voilà Bembro qui lâche pied. Il chancelle. Il tend son épée... Prisonnier !

Avec désespoir.

Les nôtres reculent... C'est le désarroi... Vaincus ! Mais non, Crokart prend la tête... En carré ! En carré donc ! Oubliez-vous le conseil de Montauban ?

Joyeux

C'est bien, ils se reforment ! Bravo, Crokart ! Approchez maintenant, beaux chevaliers de Bretagne !

Silence.

Ils essaient d'entamer le bloc. Peine perdue... Deux Bretons roulent dans la poussière... Mais que vient faire ici Montauban ?

SCÈNE VI^e

THOMMELIN, MONTAUBAN, LA ROCHE,
DU BOYS

MONTAUBAN, traversant la scène presque
sans arrêt.

Par la droite, nous autres, pendant que
Beaumanoir et les siens attaqueront par la
gauche... Oh ! ce carré, ce carré ! Il faut l'en-
tamer coûte que coûte, entendez-vous. Sinon
c'est la défaite. En avant !

Ils sortent par la droite, Montauban le dernier.

THOMMELIN

Montauban, souviens-toi de ton devoir.

MONTAUBAN, déjà sorti.

J'y cours !

THOMMELIN

Voici qu'on amène Bembro prisonnier.

SCÈNE VII^e

THOMMELIN, TINTÉNIAC, BEMBRO, RAOUL

TINTÉNIAC, plaçant Bembro à droite.

Reste là, Bembro.

Poussant Thommelin hors de la scène.

Toi, plus loin.

Il donne l'épée de Bembro à Raoul.

Raoul, je confie l'épée de Bembro à ta
garde. Je vais t'en chercher d'autres.

RAOUL

Fiez-vous à moi. J'y veillerai.

Tinténiac sort.

SCÈNE VIII^e

BEMBRO, RAOUL

BEMBRO, à part.

Que vois-je ? Beaumanoir et Montauban
s'efforcent de concert de rompre le carré de
nos hommes... Ils attaquent simultanément
sur les deux flancs.

RAOUL, à part.

Spectacle affreux ! Le sang jaillit de toutes
parts. Notre-Dame, protégez mon père !

BEMBRO, intrigué.

Mais que fait donc Montauban ? Serions-
nous trahis, à notre tour ? Non, non, je le
devine : c'est pour exposer plus sûrement
Beaumanoir. La haine du traître est féconde
en ruses de toute sorte... En vain t'épuises-
tu, Beaumanoir... Tenez ferme, les amis !
C'est bien, ils sont repoussés !

RAOUL

Hélas ! toujours vaincus !

BEMBRO, triomphant.

O joie ! Beaumanoir est blessé... C'est Crokart qui lui a porté le coup. Son sang l'aveugle. C'est le moment décisif... Tinténiaç réussit à le dégager... On le ramène... En vain Tinténiaç prend-il le commandement. Les Bretons perdent courage, c'est la fin...

Avec une joie féroce.

Ah ! Raoul, c'est ton père qui sauve aujourd'hui l'Angleterre d'un désastre certain.

RAOUL

Misérable, qu'oses-tu dire ?

BEMBRO

Sans lui, nous n'aurions pu tenir une heure contre de tels hommes.

RAOUL, indigné.

Vil insulteur ! Trop longtemps trompé par toi, mon père s'est enfin souvenu de ses origines et de son devoir. Il hait autant que moi les exploiters de la Bretagne. Vois, le combat a repris plus acharné que jamais. Regarde donc comme mon père se bat ! Est-ce là l'attitude d'un Anglais ?

BEMBRO

Peut-être, en effet, Montauban nous trahit-il comme il a trahi hier Beaumanoir. Il

peut maintenant donner quelques bons coups quand, grâce à lui, notre victoire est assurée.

RAOUL, exaspéré.

Assez, Bembro, tu paieras de ton sang tes insultes ! Tiens, voilà ton épée, reprends-la et en garde !

BEMBRO, dédaigneux.

Merci !

Il laisse tomber l'épée.

J'admire ta jeune audace, mais je ne me bats pas avec un enfant.

RAOUL, décidé.

Trêve d'insolence ! L'enfant, si jeune qu'il soit, t'infligera bien le châtement que tu mérites. Allons, en garde ! En garde donc, lâche !

Il le pique de la pointe de son épée. Bembro ramasse son épée et se met en garde. Quelques passes. Bembro est blessé au cœur.

BEMBRO, chancelant.

Ah ! je meurs, mais je tiens ma vengeance ! Lis !

Il jette la lettre de Montauban et va s'effondrer hors de la scène, à droite.

RAOUL lit la lettre et la déchire nerveusement. Il se cache le visage dans les mains et, après un silence, avec une profonde expression de douleur.

Ah !... pauvre mère !... Le malheur qui nous menaçait, le voilà !

Apercevant Beaumanoir.

Oh ! sa victime !

SCÈNE IX^e

RAOUL, LA ROCHE, BEAUMANOIR, qui est entré le visage ensanglanté, soutenu par La Roche.

BEAUMANOIR, désespéré, la voix étranglée.

Nous sommes vaincus ! Des vides irremplaçables se creusent dans nos rangs. Nos forces s'épuisent. Plus d'espoir ! Oh ! mon pays, c'est moi qui cause ton malheur !

Il s'affaisse. La Roche l'adosse au chêne et prend du linge pour lui envelopper le front.

RAOUL, se précipitant à genoux près de Beaumanoir.

Non, non, Monseigneur, ne dites pas cela. La Bretagne est fière de vous. Laissez-moi baiser vos blessures. Elles sont sacrées.

Il embrasse Beaumanoir au front.

BEAUMANOIR, la voix éteinte.

Mon fils.

LA ROCHE

Espoir, Beaumanoir, et confiance en Notre-Dame ! La victoire nous restera.

BEAUMANOIR

Oh ! ce carré, ce carré ! Quelle inspiration diabolique ou quel traître a donc pu leur suggérer leur plan de bataille ?

RAOUL, avec un cri déchirant.

Le traître !... Ah !

Il se relève et va s'affaïsser évanoui de l'autre côté de la scène.

BEAUMANOIR, épuisé.

J'ai soif, oh ! J'ai soif !

LA ROCHE, appelant, toujours occupé à bander le front de Beaumanoir.

Raoul, de l'eau !

Il se retourne, et apercevant Raoul, évanoui.

Personne ici, impossible ! Beaumanoir, bois le sang qui coule de ta blessure, la soif te passera !

Entrent précipitamment Montauban et dom Bertrand.

SCÈNE X^e

MONTAUBAN, apercevant Raoul.

C'est lui... évanoui... Mais, que vois-je ? Bembro expirant et ce papier déchiré... Oh ! je comprends. Il sait tout.

Il prend Raoul dans ses bras et l'embrasse.

Pauvre enfant ! Reviens à toi, Raoul, que tu voies au moins comment ton père va expier sa trahison.

Il le dépose doucement et, s'adressant à dom Bertrand.

Prêtre, c'est le moment de me souvenir.
Prie pour moi, je vais mourir... Mais lui,
l'innocent, sauve-le, dis-lui que son père a
voulu mourir en vrai Breton.

DOM BERTRAND

Va, et Dieu te soit en aide ! Notre dernier
espoir est en toi. Confiance et audace !

BEAUMANOIR

Où vas-tu, Montauban ?

MONTAUBAN, déjà sorti.

A la mort !

SCÈNE XI^e

BEAUMANOIR, LA ROCHE, DOM BERTRAND

BEAUMANOIR, se levant.

Et nous aussi, allons mourir ! Mes forces
reviennent. Viens, La Roche ! Appelle les
blessés eux-mêmes à la bataille. Pas un de
nous ne doit survivre à ce désastre. Adieu,
dom Bertrand. Recommande nos âmes au Ciel.
Allons, La Roche, pour un suprême effort.

DOM BERTRAND

Confiance, Beaumanoir, il n'y a point de
défaite tant qu'il reste des combattants.

Beaumanoir et La Roche sortent.

SCÈNE XII^e

DOM BERTRAND, RAOUL

DOM BERTRAND, penché sur Raoul et lui.
essuyant le visage.

Raoul, mon Raoul !

RAOUL, revenant à lui.

Où suis-je ?... Tiennent-ils toujours ?...
Ah ! dom Bertrand, je meurs de honte et de
douleur.

DOM BERTRAND, le relevant.

Calme-toi, Raoul, ton père...

RAOUL

Mon père ?... Que ne puis-je tenir au com-
bat la place qu'il a usurpée !

DOM BERTRAND

Raoul, je sais ton malheur... Eh bien, je
te le jure, ton père n'est plus l'homme qui
a signé la lettre à Bembro. Peux-tu en dou-
ter, après les exploits dont tu as été témoin ?
Je te jure qu'il répare noblement sa faute...
Mais tes yeux se mouillent. Oui, pleure, en-
fant, tes larmes apaiseront ta douleur.

RAOUL

Oh ! c'est trop souffrir, je ne veux pas être
le témoin impuissant d'une défaite qui flétrit

à jamais mon nom... Je pars... Adieu, dom Bertrand !

DOM BERTRAND, avec autorité.

Non, reste encore, je te l'ordonne. Suis, au moins, la leçon suprême que te donne un père malheureux. Elle rachète les faiblesses de sa vie entière. Apprends de lui comment on lave un crime dans son sang. Tiens, regarde... Une héroïque folie l'inspire... Il vient de monter en selle... Il se précipite au galop de son cheval sur les rangs anglais.

Avec de longues pauses.

Voici qu'ils l'attendent étroitement serrés ; son audacieuse résolution redonne courage à nos Bretons... Il approche. Dix Anglais se tournent contre lui, mais rien n'arrête son élan... Oh ! quel choc !... Leur carré chancelle. Il se fraie un passage dans leurs rangs. Il passe... Vois, sept des leurs sont renversés. Les Bretons font merveille... Reviens, maintenant, Montauban, reviens !... Regarde, enfant, il tourne bride. Une seconde fois, il s'élance, il les écrase... Succès inespéré, leur carré est dispersé.

RAOUL, enthousiaste.

Les nôtres se précipitent dans la brèche faite par lui. Quelle mêlée, quel corps à corps ! Comme ils sont superbes ! Le désespoir décuple leurs forces... Le sang jaillit

de toutes parts. Les éclairs des épées sont rouges... Frappez, Bretons, frappez, ils sont vôtres. Mon père met pied à terre. Dieu ! il est blessé ! il tombe !... Oh !

Il sort précipitamment.

SCÈNE XIII^e

DOM BERTRAND, seul.

Crokart est prisonnier. L'Anglais demande grâce... Il fuit. C'est la victoire. Gloire à la Bretagne !

On entend au loin les acclamations de la foule :
« Vive la Bretagne ! Vivent les Bretons ! »

Déjà retentit le chant de triomphe. Mais que de blessés !

Il sort, pendant qu'on entend un chant qui s'approche.

Entrent les chevaliers, tous blessés. Ils amènent Crokart prisonnier.

SCÈNE XIV^e

LES CHEVALIERS, CROKART

CHOEUR commencé avant d'entrer en scène.

A pleine voix chantons victoire
Et que béni soit saint Cado !
Aux grands gestes de notre histoire
Par lui s'ajoute un trait nouveau.

TOUS

Vive Beaumanoir ! Vive Montauban !

CROKART, à part.

L'infâme ! Il triomphe de sa dernière trahison, mais son bonheur ne sera pas de longue durée.

BEAUMANOIR

Messires, la victoire est belle, mais elle est trop chèrement achetée. Trois des nôtres ont succombé, tous les survivants sont blessés. Mais la Bretagne peut porter haut son front glorieux. Honneur aux vaillants qui sont tombés, honneur à vous tous, Messires, honneur surtout à l'héroïque blessé dont la folle bravoure a décidé de l'issue du combat !

TOUS

Oui, honneur à Montauban !

CROKART

Messires, l'histoire de votre triomphe demeurerait incomplète si je n'y ajoutais un détail ignoré de vous tous. Le carré qui brisa si longtemps vos efforts fut l'œuvre de l'un des vôtres. Il y avait un traître parmi vous.

LA ROCHE

Silence, impudent !

CROKART

En voulez-vous la preuve ? Nous connaissons votre plan de bataille. C'est parce que

nous vous savions à jeun, résolus à une attaque soudaine et promptement décisive, que nous nous sommes tenus sur la défensive.

LA ROCHE

Le nom de ce traître ! Dis-le, s'il existe !

TOUS

Oui, son nom, son nom !

CROKART

C'est Montauban !

BEAUMANOIR, indigné.

Silence, imposteur ! Quand Montauban vainqueur expire peut-être, victime de son héroïsme, oses-tu bien l'accuser de trahison ?

CROKART

J'ai dit. Montauban vous trahissait, hier, quand il implorait votre pardon. Sa lettre nous est arrivée, dans la nuit, revêtue de votre propre cachet, Beaumanoir. Ces précisions vous suffisent-elles ?

BEAUMANOIR

Oh ! je comprends ! Tout s'explique maintenant, oui, tout : le courrier assassiné, les remords de Montauban, son entrevue avec dom Bertrand et cette charge folle où il cherchait la mort et où son audace a trouvé la victoire. Quelle faute et quelle réparation !

TINTÉNIAC

Le voici qui vient, porté par dom Bertrand et par Raoul...

BEAUMANOIR

Son fils ! Oui, je le devine, Raoul était son fils. Il disait bien n'avoir plus de père. Messires, respect à l'innocence et au dévouement de cet enfant ! Qu'il n'entende jamais de vous ces détails affreux qui lui paraîtraient un reproche ! Toi, Crockart, un mot de plus et tu es mort !

SCÈNE XV^e

LES PRÉCÉDENTS, DOM BERTRAND,
MONTAUBAN, RAOUL, FOULE

LA FOULE

Vive Montauban !

On dépose Montauban. Raoul le soutient sur son séant.

MONTAUBAN, d'une voix éteinte.

Messires, l'éternité va s'ouvrir pour moi. Elle va clore une vie que la haine a rendue bien coupable. Mais je meurs dans la fidélité à la patrie bretonne... Que la paix soit enfin le résultat de cette victoire ! Dieu me fait un trépas trop noble, mais dont je suis fier pour la Bretagne et pour les miens... Messires,

ai-je mérité de descendre dans la tombe avec l'assurance que vous ne rougirez pas de ma mémoire ?... Ta main, Beaumanoir, la main d'un brave...

Beaumanoir lui serre la main.

Messires, le fils fut toujours digne de sa mère et de ses aïeux. Je vous le confie.

BEAUMANOIR

Montauban, sois sans crainte. Ta blessure n'est sans doute pas mortelle. Mais si tu meurs, ton fils sera le mien, et ta mémoire n'a rien à craindre du jugement des hommes. Tu as versé ton sang pour la Bretagne. La Bretagne, reconnaissante, oubliera ta défaillance et l'histoire ne parlera que de ton héroïque résolution et du triomphe que tu as valu aujourd'hui à ton pays.

DOM BERTRAND

Messires, songeons à louer Dieu de notre victoire et à rendre aux morts les honneurs qui sont dus à leur foi et à leur vaillance.

TOUS

Vive la Bretagne, et vive Notre-Dame du Roncier !

Rideau.

FIN

Quimper, imp. de Kerangal.